

# LE GRAND PARLOIR

Numéro 27, juillet 2011



## *sommaire*

<i>Le mot de la présidente</i> .....	2
<i>La vie de l'Amicale</i> .....	3
<i>Les anciennes</i> .....	14
<i>La vie à L'École</i> .....	24

<i>La vie de la communauté</i> .....	30
<i>Réouverture du Musée des Ursulines</i> .....	34
<i>Création littéraire</i> .....	36
<i>Propos d'un ancienne</i> .....	37

# LE MOT DE LA PRÉSIDENTE

Après toutes ces années à écrire le mot de la présidente, je me demandais bien de quoi vous entretenir sans risquer de me répéter! L'avenir de l'Amicale me préoccupe toujours autant, évidemment, mais ça, j'en ai parlé plusieurs fois et la réponse enthousiaste que vous avez donnée à notre lettre de février 2011 me réconforte et me stimule. En effet, toutes les amicalistes qui n'avaient pas renouvelé leur adhésion à l'Amicale entre 2000 et 2010 ont été contactées et près de 150 d'entre elles ont répondu. Notre membership actif pour l'année qui s'achève est à près de 275 membres.

J'ai assisté, le vendredi 10 juin dernier à la soirée des finissantes de L'École. J'ai vu toutes ces petites frimousses de 11 ans qui étaient nôtres il y a bien longtemps, cette même salle de réception où nous prenions place pour la distribution des prix. Il y avait des parents, le personnel actuel de L'École, mais aussi des religieuses toujours attentives au devenir des jeunes. J'ai senti, j'ai goûté devrais-je dire, le plaisir du contact avec les jeunes, pleines de vie, de rêves, d'enthousiasme. Elles ont ri, elles ont pleuré en regardant le diaporama de leurs années de primaire. Elles sortent de L'École enrichies d'avoir été aimées, encouragées, encadrées. Voilà la continuité. Depuis 370 ans, les mêmes valeurs, les mêmes lieux, le même amour des jeunes.

Notre rôle est celui-là, garder l'héritage. Nous associer aux religieuses du Monastère, à L'École, à l'Association des parents, à la Fondation, créer

des liens, non seulement entre les anciennes, mais avec ceux et celles qui gèrent le présent, qui cherchent des solutions pour l'avenir.

L'année prochaine, il y aura, pour la première fois, des finissants tout autant que des finissantes. Nous ferons avec eux aussi de la tire Ste-Catherine, pour leur plaisir, pour le nôtre aussi, parce que nous savons, qu'à notre façon, en lien avec l'ensemble de ceux qui s'impliquent dans la vie de L'École et l'éducation des jeunes, nous contribuons à fortifier leurs racines.

Cette année je vous invite à vous impliquer dans votre Amicale en tournant votre regard non pas vers le passé, mais vers l'avenir !

Au plaisir de vous rencontrer en grand nombre lors de notre rencontre du 24 septembre prochain.

**Francine Huot**  
Présidente de l'Amicale

AMICALE DES ANCIENNES ÉLÈVES DES URSULINES DE QUÉBEC

2, rue du Parloir  
Québec (Québec)  
G1R 4M5

Courriel : [amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com)

Adresse Facebook :

[www.facebook.com/group.php?gid=88590306436](http://www.facebook.com/group.php?gid=88590306436)

## AVIS À TOUTES LES FINISSANTES DE LA PROMOTION VERSIFICATION 1962 À L'ÉCOLE DES URSULINES DE QUÉBEC

Vous y avez peut-être déjà pensé : nous fêterons en 2012 les 50 ans de notre graduation en Versification ! C'est pourquoi, nous vous proposons d'organiser une journée de retrouvailles que nous pourrions tenir en septembre 2012 au Vieux Monastère.

Vous trouverez plus bas la liste de toutes nos camarades de ce temps déjà si lointain.

Si vous connaissez l'une ou l'autre de nos amies, auriez-vous l'obligeance de les informer de ce projet et de leur demander de communiquer avec l'une d'entre nous de sorte que nous puissions rejoindre le plus grand nombre de nos camarades.

### Le Comité d'organisation autoproclamé des fêtes 2012 :

Hélène Cantin

Madeleine Lemay

Luce Gignac

### Coordonnées de Hélène Cantin

1234, avenue William

Québec

Tél. : 418-527-2003

### Nos courriels :

[cantinh@videotron.ca](mailto:cantinh@videotron.ca)

[madeleine.lemay@sympatico.ca](mailto:madeleine.lemay@sympatico.ca)

[jdionne12@hotmail.com](mailto:jdionne12@hotmail.com)

[amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com)

*Denise Auger*

*Geneviève Auger*

*Luce Beaulieu*

*Édith Bélanger*

*Geneviève Bélanger*

*Hélène Cantin*

*Marthe Champoux*

*Geneviève De Celles*

*Hélène Dupré*

*Élisabeth Gagnon*

*Luce Gignac*

*Monique Godin*

*Céline Goulet*

*Huguette Guérin*

*Pascale Guimont*

*Marcelle Laberge*

*Suzanne La Rue*

*Paule Lebrun*

*Luce Lemay*

*Madeleine Lemay*

*Madeleine Lepage*

*Marie Lesage*

*Chantale Michaud*

*Nicole Ouellet*

*Andrée Pelletier*

*Nina Pelletier*

*Hélène Perrault-Koontz*

*Nicole Pinel*

*Élizabeth Roberge-Dallaire*

*Diane Rondeau-Nadeau*

*Diane Roy*

*Suzanne Saint-Jacques*

*Michèle Therrien*

*Danielle Thibault*

*Louise Towner*

*Nicole Trépanier*

*Louise Turgeon*

*Andrée Vallée*

*Pierrette Vézina*

*Isabelle Vincent*

# JOURNÉE DE RETROUVAILLES POUR LA PROMOTION PHILO II (1965)



DE GAUCHE À DROITE, SUR LA PREMIÈRE MARCHE :  
*Denise Doyon, Diane Giguère, Nicole Gingras, Louise-Hélène Boileau, Nicole Côté,  
Jacqueline Lessard et Monique Gervais*

SUR LA DEUXIÈME MARCHE :  
*Yolande Plante, Nicole Lépine, Odette Roy, Denise Rondeau, Louise Desmarchais, Huguette  
Desjardins, Michèle Bernier, Raymonde Beaudoin et Francine Huot*

**L**e dimanche, 19 septembre 2010, près de la moitié des finissantes de la promotion Philo II 1965 du Collège des Ursulines de Québec se sont réunies au Vieux Monastère pour célébrer le 45<sup>e</sup> anniversaire de leur graduation. Elles ont répondu avec enthousiasme à l'invitation qui leur avait été faite de partager un repas et des activités dans le cadre de la Journée de l'Amicale. Certaines venaient de la grande région de Montréal, du Saguenay, et même du Nouveau-Brunswick.

Quel bonheur de nous revoir après toutes ces années, de découvrir le chemin parcouru par chacune jusqu'à maintenant, et de nous rappeler les bons moments de notre vie de collégienne. Quel plaisir de partager notre repas dans le réfectoire des religieuses, un lieu demeuré longtemps mystérieux et inaccessible pour plusieurs d'entre nous. Enfin, quelle joie de pouvoir serrer dans nos bras ces religieuses qui nous ont enseigné et accompagnées avec tant d'amour et de générosité. Pour vous en convaincre, il suffit d'observer sur la photo souvenir ci-jointe les visages rayonnants de toutes celles qui ont participé à ces retrouvailles mémorables.

L'organisation de cette rencontre nous a permis de reprendre contact avec des consoeurs dont nous avons perdu les coordonnées au fil du temps. Nous avons pu les rejoindre grâce à d'autres amicalistes ou en consultant divers réseaux d'information, dont Internet. Toutefois, malgré nos efforts, 10 finissantes de la promotion Philo II 1965 demeurent encore introuvables. Il s'agit de Suzanne Blanchet, Josette Boulianne, Nicole Garon-Tremblay, Louise Hébert, Hélène Jalbert, Diane Lambert, Nicole Le Page, Andrée Pedneau, Paulette Perreault et Renée Méthot. Aussi, nous faisons appel à

vous et à vos réseaux d'amis pour nous aider à les retrouver. Nous serions heureuses de savoir ce qu'elles sont devenues. Et, bien sûr, nous aimerions pouvoir les inviter à célébrer le 50<sup>e</sup> anniversaire de notre promotion en 2015.

Merci aux religieuses pour leur collaboration à la réussite des retrouvailles de cette année. Merci à toutes nos compagnes qui ont répondu favorablement à notre invitation. Ce fut une grande joie de vous revoir.

Pour tout renseignement concernant celles que nous espérons retrouver, veuillez communiquer avec Francine Huot ou Raymonde Beaudoin, soit par courriel à [amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com) ou par la poste à *Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec, 2, rue du Parloir, Québec, Qc, G1R 4M5*.

**Raymonde Beaudoin** (*Philo II 1965*)



# 60 ANS ! ÇA SE FÊTE !

Soixante ans déjà ! Voilà l'observation qui s'est présentée à mon esprit en recevant l'édition du Grand Parloir 2010. Pourquoi ne pas en profiter pour retrouver les compagnes de 1950 ?

Un coup de fil à Denyse Pichette Vézina et nous voilà à fouiller dans « ses archives » et celles de l'Amicale. Avec l'aide de Thérèse Brunelle Jolicœur à Montréal, nous nous sommes réparti la tâche de rejoindre tous ces visages qui se trouvaient sur la photo prise lors de notre graduation en versification.

Puis dimanche le 19 septembre, nous avons été huit heureuses de nous retrouver, car Geneviève

Plamondon o.s.u. s'était jointe à notre groupe. Tout en dégustant un excellent repas, c'est avec verve que nous avons partagé nos souvenirs et surtout fait le point à savoir ce que la Vie avait apporté à chacune. Sans oublier les absentes que nous n'avions pas réussi à rejoindre.

Et nous avons souhaité en nous quittant nous revoir pour notre 65<sup>e</sup>...

**Hélène Lesage Alméras** (*Versification 1950*)



DE GAUCHE À DROITE :  
Julienne Richard-Rochefort, Viviane Gagné-Moisan, Thérèse Parent-Lagacé, Pierrette Desjardins, Denyse Pichette-Vézina, Jeanne Laliberté-De Beaumont, Hélène Lesage-Alméras

## Une femme exemplaire : MARIE GUYART DE L'INCARNATION

Lors de la réunion de l'Amicale de septembre 2010, le conseil d'administration a invité la professeure Dominique Deslandres du département d'histoire de l'Université de Montréal et spécialiste de l'œuvre de Marie de l'Incarnation. Voici de larges extraits de sa conférence...



C'est, pour ma part, à l'université McGill où, il y a quelque trente ans, j'ai entendu parler pour la première fois de Marie de l'Incarnation : j'avais passé 21 ans de ma vie sans connaître ce qu'elle avait accompli. Depuis lors, il ne s'est pas passé une année sans que j'écrive sur elle, sans que je parle d'elle... Depuis 1982, en effet, son exemple de femme mystique, de fondatrice, d'éducatrice investie d'une mission me guide dans les hauts et les bas de ma vie et de ma carrière universitaire.

*L'Amazone du Grand Dieu.* Cette expression date de 1635, je l'ai volontairement empruntée au jésuite Paul Le Jeune, le supérieur de la mission canadienne et l'auteur de la *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France*. Les amazones... Cette race fabuleuse de femmes guerrières qui vivaient sans homme, le jésuite les retrouve dans les religieuses qui s'installent en Amérique du Nord.

Les Ursulines et les Hospitalières qui débarquent à Québec en 1639 sont en effet ce qu'il convient d'appeler des femmes fortes qui vont œuvrer en ces terres canadiennes qu'elles considèrent usurpées par le démon et que, par leur mission et leur guerre sainte, elles désirent gagner à Dieu. Marie de l'Incarnation est l'une d'entre elles; elle est considérée comme la première missionnaire française outremer, dont l'ambition première est de contribuer à construire en Amérique une « Jérusalem bénite de Dieu, composée de citoyens destinés pour le Ciel ». Et pour cela, elle mise sur l'éducation des femmes et des filles. Dotée d'un aplomb et d'un bon sens remarquable, cette maîtresse femme est née à Tours en 1599.

Je suis heureuse de vous parler aujourd'hui de la fondatrice de ce couvent des Ursulines que vous avez fréquenté; si vous êtes ici aujourd'hui, c'est que vous reconnaissez la profonde influence qu'ont eue les Ursulines sur votre vie. Or, il faut le rappeler, l'éducation des femmes est historiquement un droit conquis de haute lutte, un droit qui s'est institué très tôt au Québec qui s'appelait alors la Nouvelle-France. Mais connaissons-nous vraiment qui est à l'origine de l'éducation des femmes en cette partie du monde ?

Elle grandit au sein de la famille d'un marchand-boulangier de cette ville. Elle reçoit une « *bonne éducation* » qui lui « *fait* » écrit-elle « *un bon fonds dans [s]on âme pour toutes les choses du christianisme et pour les bonnes mœurs* ». C'est-à-dire qu'elle reçoit l'éducation des filles de son époque : elle apprend à lire, à écrire, à calculer ainsi que le savoir-faire correspondant à son état et condition et, surtout, selon les critères de l'époque totalement imprégnée de religion, elle apprend tout ce qu'il faut savoir pour faire son salut. À cette époque où la vie humaine est si courte (la moyenne d'âge est de 30 ans), il s'avère plus important de se préparer pour le long séjour dans l'au-delà que d'aspirer au bonheur ici-bas.

C'est un monde absolument imprégné de religion et qui n'offre aux femmes que deux avenues de réalisation de soi : le mariage ou le couvent. Il n'est pas étonnant que la voie religieuse ait eu beaucoup d'attrait sur cette femme d'action. Et de fait, comme Catherine de Sienne, Marie Guyart a, dès l'enfance, une première vision du Christ qui scelle son destin mystique : comme elle le raconte dans son autobiographie : Vers l'âge de sept ans, elle voit en rêve le Christ s'approcher d'elle : « *Lors, lui, le plus beau de tous les enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrasant et me baisant amoureusement, me dit « Voulez-vous être à moi ? » Je lui répondis : « Oui. »*

Il faut noter ici l'incroyable pouvoir qui investit alors la psyché de Marie : non seulement a-t-elle un accès direct à Dieu, mais, comme nous allons le voir, elle va pouvoir mener une vie indépendante et créatrice : ce n'est pas elle, dira-t-elle qui veut cela, c'est Dieu qui lui parle et la mandate pour le faire. Suit pour Marie une adolescence sage et studieuse; la lecture et les livres feront d'ailleurs toujours partie de son univers, c'est d'ailleurs pour cela qu'on la représente avec des livres... Son inclination la pousse vers le cloître mais ses parents qui la jugent trop vive, trop riieuse pour entrer en religion, la marient en 1617 à Claude Martin, un maître-ouvrier en soie.

C'est alors qu'elle décide d'abandonner les lectures « *qui trait[ent] de choses vaines* », c'est-à-dire les romans de chevalerie qu'elle avait lus jusqu'alors, et choisit de ne lire que des livres de piété et elle se met à aller quotidiennement à la messe. À côté de sa nouvelle liberté dans ses allées et venues que lui confère le mariage, remarquons que Marie a accès autant aux livres profanes qu'aux livres pieux et surtout qu'elle est tout à fait libre de choisir ses lectures.

Par ailleurs, c'est sans doute avec son mari qu'elle maîtrise l'art de la broderie et en particulier la broderie qu'on appelle la « *peinture sur fil* », tout en relief et cousue de fil de soie d'or et d'argent, si utile en paramentique, art qu'elle introduit en Amérique et qui va parer tous les autels de la Nouvelle-France; Marie participe aussi à la bonne marche de la petite fabrique de soierie de son mari en tenant les comptes et la correspondance. Son mari meurt en 1619, lui laissant un fils, Claude, âgé d'un an et une affaire qui périclité. Marie ne peut empêcher la faillite, alors elle liquide la fabrique et retourne vivre chez son père, où elle trouve la solitude (et l'indépendance) à laquelle elle aspire.

Cette solitude dure un an, pendant lequel elle n'a la charge ni de son fils, Claude, alors mis en nourrice, ni d'aucune affaire, puisqu'elle a tout vendu et ne se mêle pas au travail de son père bref, elle trouve dans la maison paternelle, une « *chambre à soi* », comme dit Virginia Woolf. Il faut noter sa capacité à faire respecter son choix non seulement de ne pas se remarier — malgré les pressions de ses proches, une vraie « *batterie* » écrit-elle — mais, aussi de mener une vie de recluse et de dévotion.

À cette époque, Marie n'a pas de directeur spirituel, voire, elle ne sait même pas qu'elle en a besoin d'un. Elle s'instruit tout bonnement seule : dans les livres. Comme elle le raconte elle-même : « *En ce temps-là, je vis quelques livres qui enseignaient à faire l'oraison mentale, commençant aux préparations, préludes, divisions des points et matières, la*

*façon de méditer, ...etc. « Je comprenais bien tout cela et me résolvais de me mettre enfin de le faire, parce que ces livres disaient que de faire autrement l'on se mettait en danger éminent d'être trompée du diable ».* Elle trouve dans l'*Introduction la Vie dévote* de François de Sales, « *de l'éclaircissement sur diverses choses de la vie intérieure, et entre autres, de la manière comme il se fallait comporter pour faire le vœu de chasteté que Notre-Seigneur me pressait intérieurement de lui vouer* ».

Et, suivant l'avis de l'évêque d'Annecy, elle se trouve un directeur de conscience, le feuillant Dom Raymond de Saint-Bernard, qui lui conseille de s'« *abandonner entièrement à la conduite de l'Esprit de Dieu* », lui demandant de rendre un compte exact de « *tout ce qui se passait* » en elle. Aussi de 1621 à 1632, Dom Raymond va-t-il veiller sur son cheminement mystique, surveillant de près les mortifications qu'il lui permet de s'infliger, lui faisant lire Thérèse d'Avila, puis Jean de la Croix en 1624, Denys Aréopagyte en 1629, le cardinal de Bérulle et lui fait méditer le Cantique des Cantiques, des textes qui lui confirment l'authenticité de son expérience de Dieu. Et remarquons-le qui traitent tous de la contemplation dans l'action.

C'est à ce moment-là que son sens des affaires reconnu et très apprécié de son entourage la rappelle dans le monde. « *Dieu lui a donné dit-elle du talent pour le négoce* » : c'est pourquoi quand sa sœur Claude lui demande de l'aide, elle répond présente. En 1621, elle déménage, chez sa sœur. Là, elle décide par esprit d'humiliation (celui de Gertrude d'Hefta, celui de Catherine de Sienne) de s'employer à toutes sortes de fonctions jugées « *basses* » : cuisinière, infirmière, bonne à tout faire, chargement et déchargement des marchandises. Mais cela ne dure pas très longtemps car la voilà qui devint carrement la gestionnaire de l'entreprise de transport qui appartient à son beau-frère, Paul Buisson, décrit comme un « *marchand roulyer* » qui, quant à lui ne sait pas lire. Et c'est bien parce qu'elle, elle sait lire, qu'elle a bientôt la main mise sur les affaires de

son beau-frère, qui ne sont pas petites, parce qu'en raison de son commerce, il est obligé d'avoir des commis et des serviteurs dans les principales villes du royaume.

Or, il a très mauvais caractère, et ce n'est pas bon pour la gestion du personnel. Aussi quand il y a des lettres qui vont le fâcher, Marie tempère les nouvelles diplomatiquement; puis dans les réponses qu'il lui fait écrire, elle remplace les paroles offensantes par des propos plus amènes et s'arrange pour faire rentrer dans l'ordre les serviteurs fautifs moins violemment que l'aurait fait son beau-frère. De sorte que lorsqu'ils reviennent, ils sont tout surpris de l'accueil chaleureux que leur fait leur maître...

On notera qu'à travers tous ses divers emplois, Marie trouve le temps de catéchiser les valets et serviteurs à qui elle fait non seulement la leçon mais aussi la lecture, tout cela afin de les retirer de leur mauvaise vie pour les mettre « *dans la voie de leur salut* », voire elle leur impose un régime quasi monastique : « *Elle les tenait souples et exacts comme des novices dans les règles de bien vivre qu'elle leur voulait prescrire* ». Pendant le repas, elle leur lisait l'Écriture sainte ou quelque autre livre spirituel qu'ils écoutaient avec une grande dévotion. Il y en avait à qui elle faisait faire l'oraison mentale; d'autres prenaient la discipline; d'autres portaient la haire, c'est-à-dire qu'ils se mortifiaient avec elle. Soulignons ici son charisme qui lui permet d'imposer ce régime de vie.

Au bout de 7 ans, en 1631, Marie finit par opter pour la vie consacrée. Elle confie son fils à sa sœur et entre chez les Ursulines de Tours, qui sont des religieuses éducatrices, dont le 4<sup>e</sup> vœu est l'instruction des filles. Les Ursulines enseignent « *lecture et grammaire, calcul et apprentissage de l'écriture, orthographe, instruction religieuse, histoire sainte, récitation en prose et en vers, bonnes manières, couture, broderie et tout travail d'aiguille en général* ». L'instruction proprement dite, reste à nos yeux, rudimentaire, mais c'est ce qui se fait de mieux à l'époque pour

les filles, de plus les arts sont assez développés : chant religieux et technique artistique, surtout.

À l'époque de son entrée chez les Ursulines de Tours, Marie Guyart nourrit déjà son grand dessein évangélisateur : « *Mon corps était dans notre monastère, mais mon esprit qui était lié à l'Esprit de Jésus, ne pouvait être enfermé. Cet Esprit me portait en esprit dans les Indes, au Japon, dans l'Amérique, dans l'Orient, dans l'Occident, dans les parties du Canada et dans les Hurons, et dans toute la terre habitable où il y avait des âmes raisonnables que je voyais toutes appartenir à Jésus-Christ. Je voyais, par une certitude intérieure, les démons triompher de ces pauvres [âmes] qu'ils ravissaient au domaine de Jésus-Christ, notre divin Maître et souverain Seigneur, qui les avait rachetées de son Sang précieux* ».

Depuis les années 1620, elle a eu écho des missions jésuites. D'abord par la rumeur, qui vient avec les bateaux qui remontent la Loire et raconte les traversées transatlantiques des Français, puis par les Jésuites eux-mêmes avec lesquels elle est en contact. Autant d'échos qui peuvent nourrir la vision qu'elle a à la Noël 1634 d'un grand pays à convertir. Or, 1634, c'est l'année où Paul Le Jeune, le supérieur de la mission jésuite de Québec, initie la série des fameuses *Relations des Jésuites*.

Bref, Marie Guyart se voit déjà missionnaire jusqu'aux confins de la terre. Et sa lecture des *Relations* alimente cette ferveur prosélyte « *Je me promenais en esprit dans ces grandes vastitudes et j'y accompagnais les ouvriers de l'Évangile, auxquels je me sentais unie étroitement à cause qu'ils se consumaient pour les intérêts de mon céleste et divin Époux, et il m'était avis que j'étais une même chose avec eux. Quoique corporellement je fusse en l'actuelle pratique de mes règles, mon esprit ne désistait point de ses courses, ni mon cœur, par une activité amoureuse plus vite que toute parole, de presser le Père Éternel pour le salut de tant de millions d'âmes que je lui présentais* ».

Une autre vision lui confirme que c'est le Canada qu'elle a entrevu : « *Lors, cette adorable Majesté me dit ces paroles : « C'est le Canada que je t'ai fait voir; il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie* ». Et Marie se persuade ainsi qu'il lui faut établir là-bas un couvent d'ursulines pour travailler à la conversion des « *Sauvages* », c'est-à-dire, convertir par ce qu'elle sait faire de mieux selon elle : éduquer les filles. Projet fou pour l'époque — il émane d'une religieuse cloîtrée — mais Marie réussit à le mener à bien en mobilisant un vaste réseau, qui s'étend de ses proches parents jusqu'à la reine mère Anne d'Autriche.

En 1639, elle arrive avec deux compagnes à Québec pour y fonder un couvent d'enseignement destiné aux filles et femmes amérindiennes et françaises — le premier en Amérique du Nord. Littéralement, elle prend pays et se consacre tout entière à éduquer les filles tant « *dans la connaissance des mystères, que dans les bonnes mœurs, dans la science des ouvrages, à lire, à jouer de la Viole et en mille autres petites adresses* » (dont la peinture sur fil). Au fil de sa correspondance, elle témoigne de la vie de la colonie, des progrès de la mission, elle note la décimation des Amérindiens par les guerres et les épidémies, assiste à l'installation des colons français.

Elle meurt à Québec en 1672, après une longue vie faite de visions mystiques et de travail d'éducatrice très terre à terre. Comme nous le constatons, la première missionnaire française outre-mer est aussi une grande mystique : cette « *Thérèse du Nouveau monde* », comme elle a été dénommée, est animée, voire violemment possédée, par « *l'amoureuse activité* » de son Dieu, tout en demeurant plongée dans l'action concrète.

Se sentant investie d'une mission divine, une véritable passion, dirions-nous aujourd'hui, elle affronte tous les périls pour la mener à bien : les périls de la mer (tempêtes, corsaires, icebergs, famine), ceux des peuples rencontrés (qui menacent la poignée de Français installés en Amérique), les périls de la vie

quotidienne (pauvreté, froid, neige, instabilité d'un pays constamment en guerre, vieillesse et maladies) et nombre de difficultés, dont l'incendie du monastère en 1650 et le tremblement de terre de 1663, qui réduisent les Ursulines « *à l'état d'un Job non sur le fumier mais sur la neige* ». Et malgré tout cela, Marie s'entête dans la lignée des antiques héros chrétiens : elle fait pénitence, s'abaisse afin, comme elle l'écrit, de se « *tenir en son esprit de sacrifice* », c'est-à-dire faire mourir la créature et réduire (du latin *reducere*, rediriger) ses énergies vers un seul et même but : la fusion avec la divinité.

Marie est bel et bien, je le répète, une contemplative dans l'action, une vraie créatrice, une fondatrice. Et dans l'enseignement qu'elle a littéralement transplanté de l'Ancienne à la Nouvelle France, la lecture jouait un rôle fondamental. Les sœurs l'enseignent aux filles en priorité — elle fait partie des bases élémentaires de l'instruction procurée aux enfants. Les pensionnaires et externes des Ursulines apprennent ainsi « *quelquefois dans un an à lire, à écrire, à jeter [compter], les prières, les mœurs Chrétiennes, et tout ce que doit savoir une fille* ».

Pour mieux leur enseigner, Marie de l'Incarnation composa de nombreux dictionnaires et livres en langues amérindiennes, langues qui sont du monde les plus difficiles à apprendre ainsi : « *Depuis l'Advent de Noël, jusqu'à la fin de février [1662] je leur ai écrit un Catéchisme Huron, trois Catéchismes Algonquins, toutes les prières Chrétiennes en cette langue et un gros Dictionnaire Algonquin* ».

Six ans plus tard, elle écrit à son fils que « *depuis le commencement du Carême dernier jusqu'à l'Ascension j'ai écrit un gros livre Algonquin de l'histoire sacrée et de choses saintes, avec un Dictionnaire et un Catéchisme Hiroquois, qui est un trésor. L'année dernière j'écrivis un gros Dictionnaire Algonquin à l'alphabet François; j'en ai un autre à l'alphabet Sauvage* ». Ces ouvrages qui ont contribué à fixer des langues, jusqu'alors orales, sont très prisés par ses consœurs et confrères missionnaires.

Marie Guyart, comme Sainte Catherine de Sienne, est une épistolière prolifique et avertie — son abondante correspondance et ses deux autobiographies constituent le complément obligatoire des fameuses *Relations des Jésuites*, qui sont considérées comme la principale source historique et ethnographique de l'histoire de notre pays. L'historien jésuite François-Xavier de Charlevoix admire dans les écrits de Marie « *un goût exquis, une raison saine, un génie sublime* », & *cette onction divine qui distingue si bien les écrits des Saints, qui l'ont déjà placée au rang des plus illustres femmes* ».

Or si Marie Guyart paraît extraordinaire, il faut souligner qu'elle ne sort pour ainsi dire pas de la norme imposée aux femmes de son époque. Elle passe en effet par tous les états qui attendent alors une femme : cette catholique (les catholiques sont en majorité en France au 17<sup>e</sup> siècle) va, en effet, de l'état de fille obéissante (obéissant à son père), à celui de femme mariée (soumise à son mari), de mère (soucieuse du bien-être de son fils), de veuve (jouissant d'une autonomie certaine), de religieuse (tout à fait le modèle post-Concile de Trente, active et orante dans le monde).

À l'intérieur de chacun de ces états successifs de fille, épouse, mère, veuve et religieuse. Marie déploie une remarquable agentivité, mais elle agit sans jamais sortir des limites explicites de la culture et de la sensibilité imposée par sa société; des limites dont elle a parfaitement conscience et dont elle sait jouer. Car, comme les autres femmes d'alors, Marie est une femme de réseau. Si elle accède à un certain pouvoir en devenant d'abord gestionnaire d'entreprise (celle de son beau-frère), puis — et ce n'est pas très différent — fondatrice et supérieure du couvent de Québec, c'est en suivant les voies tout à fait habituelles qu'offre aux femmes la France de son époque.

Ceci dit, Marie demeure une femme extraordinaire. On peut dire que ses idées et son comportement constituent une manifestation exceptionnelle de

la norme — exprimant la légitime aspiration d'un individu à un idéal partagé par ses contemporains.

Et cet idéal, c'est la mission chrétienne. Il faut souligner ici que les femmes du 17<sup>e</sup> siècle ne sont pas seulement des ventres, propres à perpétuer la race et à servir leurs hommes. Non seulement composent-elles plus de la moitié de la force de travail; mais leur société, bien que patriarcale et restrictive, reconnaît l'absolue nécessité de leur apport économique, social, culturel et religieux. C'est particulièrement vrai en France qui, au tournant des 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles, dévastée par les guerres civiles et religieuses, entame sa reconstruction au moment précis où le pays s'ouvre à la colonisation américaine.

La force vive des femmes est alors mise à contribution dans tous les domaines. En fait, sans les femmes comme Marie Guyart, le Canada n'existerait pas. Ce sont elles, en effet, qui établissent les fondements de la société telle que nous la connaissons : éducation, santé, secours aux pauvres, soutien des plus vieux, accueil des orphelins, encadrement des familles, emploi et même immigration.

Remarquons-le : bon nombre des premières femmes, qui débarquent en Nouvelle-France, ne viennent pas pour faire des enfants, comme on pourrait le supposer dans une colonie de peuplement. Elles viennent plutôt comme elles le disent « *enfanter des âmes* » et qui plus est des âmes féminines; elles viennent créer une société en fondant et en structurant éducation, santé, charité; en bref, l'assistanat social et religieux sur lequel cette société doit reposer.

C'est dans ce contexte que Marie Guyart surmontera l'obstacle de la clôture, traversera l'Atlantique et érigera son couvent d'enseignement à Québec en 1639 pour éduquer dans la foi chrétienne et « *civiliser* » les petites Amérindiennes qui seront mariées à des Français ou à des convertis amérindiens. De la sorte, Marie participe activement au projet royal de fusionner les nations amérindienne et française. Il s'agit de : mener les « *Sauvages à la connaissance*

*du vrai Dieu, les faire policer et instruire à la foi et religion catholique* ». Car pour la couronne française, les « *peuples* » sont la source même de la puissance. En effet, pour la France, qui est alors, avec ses 20 millions d'habitants, le pays le plus peuplé d'Europe, les « *peuples* » sont considérés comme la source même de la puissance économique, militaire et politique. Accroître le nombre de Français (donc de sujets du roi, loyaux et bons catholiques) est une nécessité d'autant plus forte qu'au début du 17<sup>e</sup> siècle, le pays se remet mal de la grande saignée opérée par les guerres de religion.

Il s'agit donc de réunir tous les peuples français, qu'ils soient de France ou des colonies. C'est pourquoi, la religion constituant le ciment idéal de cette réunion, la Charte de la compagnie des Cent Associés, instituée par le Cardinal de Richelieu, spécifie en 1632 que tous les baptisés amérindiens seront réputés « *naturels français* » avec tous les droits que comporte une telle naturalisation.

Marie collabore activement à ce projet en érigeant son couvent d'enseignement à Québec, qui a pour fonction première d'éduquer dans la foi chrétienne et de « *civiliser* » les petites Amérindiennes et qui, bientôt, fera tout cela : élever, soigner, secourir, soutenir, accueillir, encadrer, employer et aider à s'établir. Mais malheureusement, les Amérindiens sont décimés par les maladies et les guerres. Et puis les résultats de la francisation sont mitigés. Rapidement en effet, les missionnaires se rendent compte que ce projet de fusion des peuples est voué à l'échec car les colons donnent un trop mauvais exemple aux Amérindiens.

En effet, les Amérindiens, semble-t-il, ont eu la fâcheuse tendance d'adopter les défauts des Français, (en particulier l'alcoolisme et un certain anticléricalisme) tandis que les Français trop souvent « *s'ensauvent* »; c'est d'ailleurs cette constatation qui mènera les missionnaires à isoler, dans des réductions, les Amérindiens du gros des colons français et de restreindre carrément l'accès aux Pays-

d'en-Haut et aux missions; d'autre part, on constate dans la vallée laurentienne que très peu de mariages mixtes se réalisent au cours du siècle.

Par ailleurs, les Amérindiens nomades se sont révélés impossibles à « *arrester* » ce que désiraient les missionnaires pour mieux les intégrer à la vie française; l'amour de la liberté rend difficile de civiliser les « *séminaristes* » des Ursulines, ces enfants fuient la contrainte ou tombent malades. Marie Guyart le constate à propos de ses ouailles : « *certaines sont comme des oyseaux passagers, et n'y demeurent que jusqu'à ce qu'elles soient tristes, ce que l'humeur sauvage ne peut souffrir : dès qu'elles sont tristes les parents les retirent de crainte qu'elles ne meurent. Nous les laissons libres en ce point, car on les gagne plutôt par ce moyen, que de les retenir par contrainte ou par prières. Il y en a d'autres qui s'en vont par fantaisie et par caprice; elles grimpent comme des écurieux notre palissade, qui est haute comme une muraille, et vont courir dans les bois.* ».

Après presque quarante ans passés en Nouvelle France, le constat est sans appel, s'il est possible d'évangéliser les jeunes amérindiennes – elles font d'ailleurs d'excellentes chrétiennes. C'est pourtant une chose très difficile, pour ne pas dire impossible de les franciser ou civiliser. « *Nous en avons l'expérience plus que tout autre, et nous avons remarqué de cent de celles qui ont passé par nos mains à peine en avons nous civilisé une. Nous y trouvons de la docilité et de l'esprit, mais lors qu'on y pense le moins elles montent par-dessus notre clôture et s'en vont courir dans les bois avec leurs parens, où elles trouvent plus de plaisir que dans tous les agréments de nos maisons Françaises.* »

Ainsi Marie de l'Incarnation est une des premières à reconnaître la valeur intrinsèque de l'altérité présentée par les Amérindiens. Elle est même la première à exprimer un certain relativisme culturel: il est impossible, constate-t-elle, de franciser les

Amérindiens tout simplement parce qu'ils sont amérindiens. Ainsi elle écrit à son fils, le 1<sup>e</sup> septembre 1668, à propos de ses élèves amérindiennes : « *Je n'attends pas cela d'elles, car elles sont Sauvages, et cela suffit pour ne le pas espérer.* »

Par contre, Marie fait une différence entre civiliser et évangéliser, elle est convaincue qu'il est tout à fait possible de les évangéliser. Elle insiste là-dessus, d'autant qu'une fois convertis, les nouveaux chrétiens sont tout à fait exemplaires. Ils deviennent des modèles de vertus chrétiennes qui « *font honte, dit-elle, à ceux de l'ancienne France* ».

La France et l'Église peuvent ainsi s'enorgueillir de leurs nouveaux sujets. Et c'est pourquoi le plus triste, le plus dramatique pour les missionnaires : les épidémies et les guerres intestines déciment les rangs des autochtones. Un demi-million à un million d'Amérindiens vivait sur le territoire actuel du Canada au moment de la rencontre franco-amérindienne. En 1640, par exemple, le nombre des Iroquoiens, ces semi-sédentaires jugés les plus aptes à se convertir, était d'environ 100 000. Ce nombre chute drastiquement après les premières épidémies. Et comme le dit Marie de l'Incarnation en 1664 : « *en comparaison de ce qui étoit [...] de vingt à peine en est-il resté un.* »

La rencontre de l'Autre a été un élément essentiel de la mission de l'Ursuline Marie Guyart de l'Incarnation en Nouvelle France. Sa *Correspondance* regorge de descriptions concernant les Amérindiens qui sont sans doute, aux yeux des Européens de l'époque, les êtres qui présentent les traits de l'altérité la plus saisissante. D'après moi, il fallait des mystiques pour prendre la mesure de cette altérité. Et l'ouverture d'esprit que confère le mysticisme permet à Marie de l'Incarnation non seulement d'agir sur son monde, mais de reconnaître et de comprendre l'altérité présentée par les Amérindiens, toujours bien sûr à l'intérieur d'un pareil à soi... □



## Entrevue de la Juge Suzanne Hardy-Lemieux, JUGE À LA COUR SUPÉRIEURE DU QUÉBEC



à la Faculté de droit de l'Université Laval qui, cette année-là, admettait quelque 350 étudiants ! Le doyen de la Faculté leur annonça dès septembre que le tiers seulement des étudiants réussirait à obtenir une licence en droit. Suzanne souligne ici que les méthodes de travail apprises chez les Ursulines lui furent un apport très important dans la réussite de ses études universitaires.

Elle poursuit ses études à l'Université Laval où elle décroche sa licence en 1974 en même temps qu'une centaine d'autres camarades de classe. À cette époque, une dizaine d'étudiantes seulement, s'orientent vers la pratique privée après avoir obtenu leur admission au Barreau du Québec.

### UNE CARRIÈRE PARTICULIÈREMENT FÉCONDE

Après son admission au Barreau en 1975, Suzanne débute dans la firme Gagnon, de Billy et associés où elle concentre sa pratique dans le domaine du droit des assurances. En 1978, elle devient conseillère juridique à la Régie de l'assurance automobile du Québec. Quelques années plus tard, elle obtient une maîtrise en jurisprudence de l'Université de Birmingham grâce à sa thèse sur les régimes complets d'indemnisation sans égard à la responsabilité

**É**nergique, dynamique, stimulants; voilà ce qui qualifie l'auteur et les propos tenus par Suzanne Hardy-Lemieux lors de l'entrevue qu'elle m'a consacrée.

Après des études primaires et secondaires chez les Ursulines, puis des études collégiales au Cégep François-Xavier-Garneau, elle entre

(communément appelé le système du no fault); elle y compare les systèmes néo-zélandais, britannique et de quelques états américains avec le système québécois de l'assurance automobile qui venait tout juste d'être adopté.

Après sa maîtrise en droit, elle est conseillère juridique puis directrice-adjointe du contentieux de La Laurentienne Mutuelle d'Assurance. À partir de 1988, elle pratique le droit civil au sein de l'étude Tremblay, Bois, Mignault et associés. Parmi les dossiers qui ont jalonné sa carrière avant sa nomination à la magistrature, Suzanne Hardy-Lemieux aime rappeler certains dossiers qui l'ont particulièrement mobilisée, entre autres celui de l'éthique professionnelle des intermédiaires de marché. Elle devient membre d'un groupe de travail qui propose les grandes orientations qui guideront dorénavant les praticiens de l'assurance.

En 1989, elle publie *L'assurance de personnes au Québec* qui a connu depuis cette date plusieurs mises à jour et qui sert toujours de référence pour les avocats spécialistes du droit des assurances.

### UNE CLIENTÈLE RELIÉE AUX CAS D'ASSURANCE INVALIDITÉ

Elle a aussi développé une clientèle parmi ces personnes à qui les assureurs refusent le paiement de prestations d'assurance invalidité. Elle a été une pionnière dans la défense des malades atteints de fibromyalgie

et de fatigue chronique qui trop souvent se faisaient refuser — à tort — les prestations d'assurances auxquelles ils avaient droit. Elle exigeait d'abord de ses futurs clients de passer des examens médicaux rigoureux qui permettaient d'identifier les gens réellement malades (environ deux sur dix); ce filtrage permettait ensuite d'atteindre un taux de réussite de plus de 90% auprès des sociétés d'assurance.

### LA SOCIÉTÉ D'ASSURANCE LES COOPÉRANTS

À la suite de la mise en liquidation de cette entreprise, l'Association des Intermédiaires de marché en assurance du Québec, l'organisme chargé du respect de l'éthique des agents et courtiers d'assurance, crée une commission d'enquête qui a parcouru toutes les régions du Québec afin de rencontrer un très grand nombre d'ex-clients des Coopérants; Suzanne Hardy-Lemieux est alors nommée membre de cette commission. Le mandat de cette commission était de vérifier si des agents d'assurances ou des courtiers avaient falsifié la signature de leurs clients afin de leur vendre une nouvelle police d'assurance auprès d'un nouvel assureur et ainsi leur faire perdre des droits acquis avec le contrat des Coopérants que les autres assureurs s'engageaient à honorer. Il fallait aussi obvier à de faux rachats de polices d'assurance effectués à l'insu de leurs clients et régler un certain nombre d'autres problèmes engendrés par ces comportements illicites. Heureusement, des compagnies d'assurances acceptèrent de réassurer ces ex-clients des Coopérants sans qu'ils aient à subir des



perdes qui, dans certains cas, auraient pu être élevées.

#### NOMINATION À LA COUR SUPÉRIEURE

En juillet 1998, Suzanne Hardy-Lemieux est nommée juge à la Cour supérieure dans la *division d'appel de Québec*. Les juges de la Cour Supérieure du Québec sont appelés à juger de tous les litiges relevant du code civil, alors que ceux qui relèvent du droit criminel dépendent de juges spécialisés dans ce domaine. La *division d'appel de Québec* couvre toutes les régions du Québec, sauf la région de Montréal, la Montérégie, les Laurentides et l'Outaouais. Ce qui signifie que la Juge Hardy-Lemieux doit siéger de 12 à 13 semaines chaque année dans plusieurs régions du Québec.

À noter qu'il y a en ce moment une douzaine de femmes dans la *division d'appel de Québec* sur un total d'environ 60 juges, ce qui représente une nette amélioration par rapport à la situation qui prévalait au moment de sa nomination puisque en 1998, on ne comptait que trois femmes juges dans la division de Québec.

#### L'ÉMERGENCE DE LA CONCILIATION AU QUÉBEC

La fonction de juge a beaucoup évolué au cours de la dernière décennie depuis l'adop-

tion du nouveau code de procédure; en effet, le juge n'est plus seulement un juge décideur, il est devenu un juge conciliateur. C'est ainsi que dans beaucoup de litiges, les juges tiennent, à la demande des parties, des conférences de règlement à l'amiable qui les amènent à discuter et à identifier la solution la plus acceptable pour elles. L'accent sur la conciliation fait en sorte que les parties rédigeront une entente de règlement que le juge rendra exécutoire plutôt que d'imposer un jugement du haut de sa tribune. Cette méthode convient particulièrement bien aux litiges qui portent sur la garde des enfants, le placement en foyer de personnes âgées, les litiges entre voisins, etc.

#### UN HÉRITAGE PRÉCIEUX, ISSU DE LA FORMATION DES URSULINES

Madame Hardy-Lemieux ne garde que de bons souvenirs de toutes ces années qu'elle a passées chez les Ursulines et elle souligne aussi que si elle avait eu une fille, elle aurait bien sûr étudié chez les Ursulines!

Dès le premier trimestre à la Faculté de droit, Suzanne Hardy a pu constater les bienfaits de la formation des Ursulines : la rigueur intellectuelle, les capacités d'analyse et de raisonnement qu'elle y a développées lui sont d'une aide incontestable. L'apprentissage de bonnes méthodes de travail et l'accent mis sur la conception des plans lui sont encore utiles : elle a gardé ces bonnes pratiques si bien que toute rédaction d'un jugement est précédée

de la conception d'un plan ... en trois points, bien sûr !

Elle évoque aussi le souci constant de la qualité du français, tant de la syntaxe que du vocabulaire; l'ouverture sur le monde, sur la littérature anglaise, etc..

Enfin, le port de l'uniforme démontrait un souci d'égalité qui marquait le traitement identique et la même qualité de l'attention accordée à chaque élève quelle que soit son origine sociale. Suzanne Hardy reste toujours reconnaissante aux Ursulines qui l'ont aidée à vaincre sa timidité en lui confiant la responsabilité du journal étudiant; elles ont permis à l'équipe du journal de rencontrer les artistes qui se produisaient au Palais Montcalm, c'est ainsi qu'elle a pu interviewer des grands artistes tels Gilbert Bécaud, Barbara, Jean-Pierre Ferland, etc.

Suzanne Hardy-Lemieux est la fille de Anne-Marie Joubert Hardy qui est aussi une ancienne élève des Ursulines. Elle a épousé M<sup>e</sup> Denis Lemieux, professeur titulaire à la Faculté de droit de l'Université Laval; elle est la mère de trois fils : Christian, Nicolas et François.

**Entrevue réalisée par Hélène Cantin**  
(Versification 1962)

#### Quelques publications de Suzanne Hardy-Lemieux

Suzanne Hardy-Lemieux. *No-fault compensation for the victims of automobile accident a comparison (New Zealand, the Province of Quebec, Massachusetts, Florida, Michigan, together with the Pearson report in the United Kingdom)*. 1980. Published by University of Birmingham in Birmingham.

Suzanne Hardy-Lemieux et al. *L'assurance de personnes au Québec*. 1<sup>re</sup> édition, 1989. Montréal, Les Publications CCH Ltée

# Ô TEMPS, SUSPENDS TON VOL



Nous avons passé près de trois heures ensemble, à évoquer les souvenirs de l'enfance et de la vie adulte, de la vie d'écolière, dont une partie a été vécue au Vieux Monastère, et de la vie professionnelle, à causer du cheminement d'une vie qui, sans ce besoin impérieux d'échapper à un univers familial étouffant, aurait peut-être été tout autre.

La carrière de Claire Martin a commencé tout à fait par hasard, dans les studios de la station radiophonique CKCV de Québec où elle s'était présentée afin d'accompagner une amie qui devait offrir une prestation artistique. Sa diction et son timbre de voix lui ont valu d'avoir, sur le champ, accès au micro afin de faire elle-même la présentation de l'amie! Elle a dès lors été invitée à revenir semaine après semaine reprendre le micro pour y faire des présentations d'artistes divers. On est au début des années trente, les femmes de carrière sont rares! Bientôt c'est Radio-Canada qui la contacte afin de lui confier une émission. Elle y travaille, d'abord à Québec, puis à Montréal.

La carrière radiophonique sera son lot jusqu'à son mariage. Elle s'installe alors à Ottawa où elle vit de 1945 à 1972. Vient le temps de la retraite qu'elle passe en France de 1972 jusqu'à 1982 ! Elle revient alors s'installer à Québec et y coule depuis des jours heureux.

Madame Martin est venue à la littérature sans avoir vraiment envisagé une carrière dans ce domaine, bien qu'elle ait toujours eu un amour des livres et de l'écriture. C'est à Ottawa que tout a commencé. Elle s'est mise à écrire des nouvelles au fil des jours. Quand elle en a eu 26, elle les a fait lire à son époux qui leur a trouvé un goût de publication ! Il les a confiées à un éditeur de ses connaissances, Pierre Tisseyre. Cette première oeuvre « Avec ou sans amour » publiée en 1958 a remporté le Prix du Cercle du Livre de France.

Rencontrer Claire Martin a été pour moi un beau moment de bonheur. Jamais je n'aurais pensé entrer un jour en contact avec cet écrivain qui a profondément marqué la littérature québécoise. Et pourtant, cette rencontre s'est déroulée tout simplement, comme quelque chose qui doit se faire, qui attend d'être fait.

J'ai rencontré Madame Martin, chez elle, dans son coquet appartement du quartier Montcalm, un appartement chaleureux qu'elle anime de sa présence sereine, tout en douceur. Les années ont passé sans lui ravir l'éclat d'un beau visage, ni le timbre léger d'une voix qui se met à chantonner dès qu'elle s'éloigne pour aller chercher ceci ou cela dont elle a besoin pour continuer l'entretien. Elle rit volontiers et ses propos sont émaillés de moqueries.

C'est elle-même qui est venue m'accueillir et m'a ouvert la porte de l'ascenseur. Un accueil qui en dit long !

Claire Martin a publié par la suite une quinzaine de titres, dont *Dans un gant de fer*, publié en 1965, récit autobiographique dont on a dit qu'il constitue le « premier ouvrage explicitement féministe de la littérature québécoise ». Ce livre comporte deux volets, « La joue droite » publié en 1965 et « La joue gauche » publié en 1966 qui a reçu, cette même année, le Prix du Gouverneur général.

«Je ne suis pas éloignée de croire que c'est pour en venir à écrire ce livre que je suis devenue écrivain», a dit Claire Martin à propos de ses mémoires. Cette oeuvre qui remet en question la structure sociale et familiale de l'époque a créé tout un émoi lors de sa publication.

J'ai pris un grand intérêt à lire ces deux livres après avoir rencontré Madame Martin. Ils témoignent d'un esprit d'observation et d'analyse assez remarquable. L'élégance d'une écriture ponctuée à l'occasion d'une pointe d'humour permet un récit qui n'a pas vieilli d'une ride bien que les événements dont il est fait mention remontent à une époque révolue dont on a peine à imaginer qu'elle a été. Et pourtant ! !

Il importe de mentionner que Madame Martin a également traduit quelques livres de l'anglais au français. La bibliographie de Claire Martin produite par Gilles Dorion<sup>1</sup> de l'Université Laval compte sept titres sous ce chapitre. De l'aveu même de Madame Martin lors de notre rencontre, l'enseignement de l'anglais par des religieuses ursulines anglophones a été un atout dans son apprentissage de la langue de Shakespeare, langue qu'elle a été appelée à maîtriser plus tard grâce à son expérience professionnelle de journaliste et à son statut de résidente d'Ottawa. Sous tous autres égards, cette bibliographie témoigne d'un nombre imposant d'articles, thèses, entrevues et études qui ont été consacrés à cet auteur qui tient une place importante dans la littérature québécoise.

Cette bibliographie de 2003 ne mentionne pas la dernière oeuvre de Madame Martin, publiée en 2008, à l'âge de 94 ans, *Le Feu purificateur !* Je vous avais

prévenues en début d'article, Madame Martin est dotée d'une éternelle jeunesse !

Pour celles qui aimeraient entendre les propos de Claire Martin, je suggère l'adresse Internet suivante, pour une petite vidéo consacrée à cette amoureuse de Québec : <http://video.telequebec.tv/video/126/claire-martin-ecrivaine>

Lui a été également consacré un documentaire de 52 minutes *Quand je serai vieille, je rangerai mon stylo*, réalisé en 2009 par Jean-Pierre Dussault et Jean Fontaine.

Je ne saurais terminer ce bref survol de l'oeuvre et de la personnalité de Claire Martin, sans mentionner les prix et les décorations que son oeuvre littéraire lui a valu :

- Prix du Cercle du livre de France (1958) pour *Avec ou sans amour*.
- Prix de la Province de Québec et Prix France-Québec (1966) pour *Dans un gant de fer*.
- Prix du Gouverneur général du Canada (1967) pour *La joue droite*.
- Membre de la Société royale du Canada (1967).
- Médaille de la Reine Elizabeth II (1977).
- Officier de l'Ordre du Canada (1984).
- Médaille de l'Académie des Lettres du Québec (2000).
- Compagnon de l'Ordre du Canada (2002).
- Médaille de la Reine Elizabeth II [jubilé] (2002).

Rencontrer cette personne chaleureuse, brillante, pétillante de vitalité a été un plaisir humain, lire deux de ses oeuvres bien connues, un plaisir littéraire. Merci Madame Martin !

**Francine Huot** (*Philo II* 1965)

1. Gilles Dorion, *Voix et Images*, vol. 29, n° 1, (85) 2003, p. 87-101.

# AU FOYER MONASTIQUE

TEXTE DE L'ÉLÈVE LUCIE FECTEAU LU À LA SÉANCE ACADÉMIQUE DU 5 FÉVRIER 1929



*Là vous évoquez les héros et les sages.  
Vous y respirez leur âme et leur vertu,  
Gravez dans vos cœurs leurs augustes images.*  
Victor Laprade

Pour les enfants du Monastère, il est un lieu peuplé d'héroïques souvenirs; là, des images aux reflets d'impérissables grandeurs appellent l'imagination de notre jeunesse; là, au foyer monastique, avec quel indicible bonheur, nous avons préparé un pèlerinage. Munies des passe-ports de l'autorité et de cahiers de notes, nous nous mettons en route, le jeudi, 15 novembre, à 10 heures.

Déjà, l'escalier Saint-Augustin, avec son air claustral invite au recueillement, au rappel du passé. Le Vieux Récit raconte, qu'en novembre 1687, les pensionnaires purent occuper la maison restaurée après l'incendie. L'escalier ainsi que le cintre massif, sous lequel il faut passer pour atteindre le cloître, datent de cette époque. Mais continuons notre route, le but de notre pèlerinage, c'est la salle de la communauté.

Quelle profonde émotion pénètre nos cœurs, lorsque

nous songeons que c'est bien l'aile Sainte-Famille, cette aile, dont le 22 juin 1686, l'on posa la première pierre, et qui, le 18 mai 1688, fut solennellement bénite. Le lendemain, continue l'annaliste, on procéda au déménagement dans la nouvelle maison.

Et depuis ce 19 mai 1688, toute la vie intime du vieux Cloître canadien s'est enclose en ces murs, où l'on se sent loin du monde et des propos frivoles, loin des bruits de machine et du luxe amollissant. Des escabelles de bois brut et de bons bancs étroits qui s'alignent chaque côté de la salle, tiennent lieu de fauteuils confortables et capitonnés. Pas de tapis moelleux ! De larges madriers polis par l'usage forment un contraste saisissant avec les beaux parquets cirés de Notre-Dame de Grâce, et l'on se demande pourquoi, nos Mères qui ont rajeuni notre pensionnat, ces dernières années, n'ont pas aussi renouvelé le pauvre plancher ? Tant de Saintes l'ont foulé de leurs pas vaillants, qu'il est devenu comme une relique. Trois chaises de paille réservées aux dignitaires de ces lieux, deux petites tables vernies avec une autre de bon bois d'érable, plus grande et pourvue d'un panneau constituent le luxe de la salle monastique.

Dans l'austérité de ce décor, une galerie de peintures, d'un âge plus ou moins récent, telles des fresques de cloîtres antiques, parlent aux yeux des mystères de l'au-delà, ou racontent l'héroïque passé. Et pendant que nos cœurs admirent la glorieuse lignée de femmes, à la fois humbles et illustres, qui ont peuplé pendant trois siècles ces lieux consacrés par l'histoire et la sainteté, des physionomies douces et pieuses nous attirent.

De leur cadre de bois vieilli, vont-elles nous parler, les fondatrices vénérables tant de fois invoquées ? Notre Mère Marie de l'Incarnation absorbée en Dieu étreint une croix de bois, attitude chère à la grande mystique qui s'immola pour leurs âmes en ces contrées. Près d'elle, s'offre à notre contemplation la suave figure de l'aimable Mère Saint-Joseph, le premier lys de France qu'en ce jardin fermé, vint cueillir le céleste

Moissonneur.

Voici encore la noble, la généreuse Madame de Chauvigny de la Peltrie qui, sous le costume des veuves de son temps, fait oublier sa qualité de séculière. Le sourire est un peu malicieux, la physionomie est recueillie, les mains jointes, évoquent le souvenir de l'obscur vie de la grande dame auprès de ces saintes âmes qui se sont plu à la nommer la « violette de l'humilité ».

L'annaliste raconte ainsi l'origine des trois peintures. « En 1699, la famille Lemaire, de Paris, offrait trois copies des portraits des fondatrices pour remplacer ceux qui avaient péri dans l'incendie de 1686 ». Les originaux peints par des artistes attachés à la maison du gouverneur, envoyés en France par les Ursulines de Québec, avaient été conservés au Monastère de Tours.

D'autres portraits d'Ursulines, aïeules aimées, célèbrent l'histoire d'une époque moins lointaine. Mère Louise McLaughlin de Saint-Henri, supérieure, nous attire par sa physionomie souriante et pleine de bonhomie, tandis que le portrait trop effacé de Mère Marie Lemaire des Anges donne peu l'idée de ce que doit être la fondatrice du couvent des Trois-Rivières, et la dernière survivante des ouvrières de la première heure.

Arrêtons-nous devant l'image vénérée de Mère Adélaïde Plante de Saint-Gabriel, si dévouée aux œuvres apostoliques. Peut-être du haut du ciel, a-t-elle contribué de concert avec notre Vénérable Mère, à inspirer le pieux Jésuite qui vient de publier le calendrier des Missions. Ce calendrier des missions orne le vieux mur et incite chaque soir les moniales à offrir leurs œuvres du lendemain pour telle ou telle mission nécessaire. Son origine s'apparente à la coutume chère, à notre Vénérable Mère de faire tirer au sort avant l'heure du grand silence, le nom de la nation sauvage pour qui chacune doit prier.

Voici la cheminée aux fines boiseries que tant de visiteurs admirent; les pierres du vieux foyer ont bravé siècles et guerres depuis 1688. Oh ! qui nous dira le charme de ces récréations près du bon feu où pétillait dans l'âtre, la bûche d'érable, coupée tout près d'ici le long du bois qui n'est plus qu'un souvenir. Mais le foyer rappelle aussi les heures où les flambées, vainement joyeuses, ne parvenaient pas à réjouir les sœurs angoissées par les menaçantes nouvelles des armées en défaite.

Et nous restons songeuses devant le vieux foyer aux pierres sombres et polies par le temps... Depuis quand son feu s'est-il à jamais éteint, emportant avec lui un lambeau du passé ? Depuis quand garde-t-il enclos les témoignages sensibles des regrets qui ne veulent pas se consoler ? Se consoler ici; ne serait-ce pas oublier de chères et religieuses traditions ? Si notre cœur s'attriste, un moment, aux pensées que suggèrent les boulets de canon anglais, gisant, là, dans l'âcre odeur du foyer éteint, voici qu'une fontaine nous réjouit. Une fontaine antique, pratiquée dans les pierres du mur où depuis le 19 mai 1688, chaque matin, grâce à l'active prévoyance d'une bonne sœur ménagère, se renouvelle une eau claire.

Mais, admirons encore une autre série de tableaux, représentant des personnages célèbres, grands serviteurs de l'Église canadienne et bienfaiteurs insignes de la maison. Inclignons-nous devant Monsieur l'abbé Maguire et le bon Père Lemoine, aumôniers du Monastère au siècle dernier et offrons un tribut d'hommages à Monseigneur Plessis, le libérateur de l'Épiscopat en notre pays. Notre vénération va surtout à l'illustre Monseigneur de Laval, dont le nom seul est un programme d'héroïque sainteté, de zèle pour le salut des âmes.

Agenouillons-nous devant l'autel de bois brun que surmonte un merveilleux tableau de Marie, première supérieure du Monastère, comme disent nos Mères.

Enveloppées de nuages légers que frange de lumière un nimbe glorieux, la Vierge Mère écrase la tête du dragon. Dans ses bras, Jésus Enfant porte, en souriant, le globe d'une main et de l'autre une croix plus longue que lui.

Que de son trône, la divine Mère bénisse le groupe d'enfants heureuses venues ici pour respirer les plus doux parfums du cloître ! Qu'ils nous bénissent aussi, ces héros et ces saintes. Ils ont pétri l'âme de notre race qui ne veut pas voir s'éteindre ce flambeau allumé dans notre pays par toute une élite du grand siècle français.

**Lucie Fecteau**, Enfant de Marie  
Agrégee de l'Académie

Séance académique  
Le 5 février 1929



# DE GRANDS-MÈRES À GRANDS-MÈRES

Nous ne pourrons pas nous reposer jusqu'à ce qu'elles puissent se reposer  
*We Will Not Rest Until They Rest*

L'Afrique est maintenant devenue le pays des orphelins. Seulement en Afrique subsaharienne, on compte plus de 12 millions d'orphelins du SIDA... À cause de cette pandémie, les grands-mères ont pris la relève. Elles ont dû enterrer leurs maris et leurs enfants et doivent maintenant élever leurs petits-enfants. Dans certains cas, ce sont les aînés des enfants qui doivent prendre la charge des plus petits, car même leur grand-mère a été emportée par le SIDA.

Ces grands-mères ont peu ou pas de ressources; avec une santé fragile, elles doivent aller chercher de l'eau, du bois, cultiver la terre avec des outils primitifs, pour pouvoir produire assez de nourriture pour répondre aux besoins minimum de leurs petits, qui peuvent être jusqu'au nombre de 20.

En 1984, Stephen Lewis fut nommé Ambassadeur du Canada aux Nations Unies. Il fut nommé, par les Nations Unies, comme Envoyé Spécial pour le SIDA en Afrique pour les années 2001 à 2006. Après avoir eu la possibilité de voir l'ampleur du problème, Stephen Lewis lança, en mars 2006, la *Campagne de grands-mères à grands-mères*, dans le but de sensibiliser, mobiliser et solidariser les grands-mères canadiennes afin d'appuyer les grands-mères africaines. Le slogan : « Nous ne nous reposerons pas jusqu'à ce qu'elles puissent se reposer » est devenu notre mot d'ordre.

Cinq ans plus tard, ce mouvement compte plus de 240 groupes de grands-mères canadiennes, dans différentes parties du Canada et durant cette courte période, nous avons contribué pour plus de 10 000 \$ à la Fondation Stephen Lewis.

La Fondation s'est donné comme premier but de soulager la douleur causée par le HIV/SIDA, et de tenter d'en enrayer la marée. Elle finance des projets au niveau communautaire, ayant pour but :

## L'ÉDUCATION :

- Pour les grands-mères : en ce qui concerne la maladie, leurs droits de femmes et la violence sexuelle.
- Pour les jeunes et les enfants : en leur offrant un accès à l'école et en leur fournissant des uniformes, du matériel et des accessoires.

L'APPROVISIONNEMENT : nourriture et logement.

LE SUPPORT : soutien émotionnel et psychologique. Service à domicile pour les mourants.

La Fondation a financé plus de 300 initiatives communautaires dans 15 pays subsahariens.

À l'été 2006, un groupe d'amies dont j'ai la chance de faire partie, réunies pour une activité sportive, prirent connaissance d'une réunion chapeauté par Stephen Lewis, qui avait lieu à Toronto, entre des grands-mères africaines et canadiennes.

Réalisant, une fois de plus, comme nous avons été choyées par la vie, nous avons pris la décision de former un groupe qui travaillerait à apporter un certain support à ces héroïnes inconnues.

Notre groupe compte 20 personnes ainsi que des amis/amies qui apportent leur aide lors d'événements spécifiques pour des levées de fonds. Les levées de fonds reposent sur trois types d'activités qui représentent ce que nous aimons faire :

- Au printemps : une vente annuelle, ouverte au public, de plantes vivaces.
- À l'été : un trajet en bicyclette de 250 kilomètres en trois jours.
- À l'automne : un petit déjeuner accompagné d'un échange de livres usagés.

Nous apportons aussi notre support en faisant connaître tous ces besoins qui existent en Afrique, en nous rendant dans les écoles et en visitant des groupes sociaux. De plus, nous tentons de faire de la sensibilisation et des représentations auprès de nos représentants fédéraux, afin qu'ils réalisent les promesses budgétaires faites par le Canada durant différents sommets internationaux.

Ainsi, nous supportons l'adoption du projet de loi C-393 qui minimiserait les difficultés à faire parvenir, en Afrique, des médicaments génériques, au lieu des produits pharmaceutiques plus dispendieux, ce qui aurait comme résultat de soigner plus de personnes atteintes de SIDA.

Chaque groupe est complètement indépendant et peut choisir le niveau de son engagement.

Si j'ai su éveiller votre intérêt sur ce sujet et que vous avez des questions, il me fera plaisir d'y répondre soit par courriel à l'adresse suivante : [lhallewoods@sympatico.ca](mailto:lhallewoods@sympatico.ca) ou par téléphone : (613) 592-5267.

Vous pouvez également consulter le site Internet de la Fondation :  
<http://www.stephenlewisfoundation.org/grandmothers.htm>  
[http://www.stephenlewisfoundation.org/documents/SLF\\_granniescampaignFRANCAIS.pdf](http://www.stephenlewisfoundation.org/documents/SLF_granniescampaignFRANCAIS.pdf)

**Lina Hallé** (*Philo II 1965*)

## LA FONDATION CONTINUE TOUJOURS À SOUTENIR LA MISSION ÉDUCATIVE DE L'ÉCOLE



*Des élèves examinent les projets de réaménagement des cours d'école, en compagnie de monsieur Serge Goyette, directeur, et de madame Maryse Paquette, directrice adjointe à L'École de Loretteville*

En effet, la Fondation a, encore cette année, recueilli des fonds grâce à son traditionnel cocktail dînatoire. Mais elle a également su innover avec l'organisation d'un brunch de Noël. L'une et l'autre de ces activités ont connu un franc succès.

D'abord, le brunch de Noël a eu lieu le 5 décembre dernier à la salle à manger de l'hôtel Clarendon. Tous les billets disponibles ont été vendus : en tout, 150 personnes ont répondu à l'invitation, rassemblant des membres du personnel de L'École, des élèves ainsi que leurs parents. Animation, cadeaux et prix de présence étaient de la partie. En plus d'avoir permis de recueillir la somme de 3 000 \$, le brunch de Noël fut un événement rassembleur qui a contribué à renforcer le sentiment d'appartenance à L'École. Devant un tel succès, les administrateurs de la Fondation ont décidé de renouveler l'expérience

l'an prochain. Un rendez-vous est donné le 4 décembre 2011, au Château Frontenac. Les détails de l'activité seront disponibles sur le site Internet de L'École ([www.ursulinesquebec.com](http://www.ursulinesquebec.com)).

Outre le brunch de Noël, le cocktail dînatoire annuel de la Fondation s'est tenu le 5 mai dernier. Près de 300 invités ont participé à l'activité. Accueillis au grand parloir, ils ont été conduits par des élèves à la chapelle. Là, les invités ont pu entendre un concert fort apprécié interprété par des pianistes, des violonistes et une guitariste de L'École. Puis, seconde étape, les invités ont été dirigés vers le Musée des Ursulines où ils ont pu admirer les nouvelles expositions ouvertes au public depuis peu. Enfin, le cocktail, quant à lui, s'est déroulé à la salle de réception décorée pour l'occasion. Vins et bouchées ont été servis, ces dernières ayant été préparées par le réputé restaurant Le Saint-Amour. Un encan silencieux s'est également déroulé. De l'avis de tous, la soirée fut fort agréable et très réussie.

L'événement a permis de recueillir environ 25 000 \$. Cette somme servira à financer l'important projet de réaménagement de la cour des filles et des garçons, ainsi que celle de Loretteville.

Un merci spécial aux anciennes qui ont contribué au succès de l'événement, par leur présence ou par un don.

**Nancy Vaillancourt** (Secondaire V 1987)

## UN MOT DU DIRECTEUR DE L'ÉCOLE

Ils se nomment Dérek, Philippe, Dimitri, Vincent et ce sont nos nouveaux élèves depuis septembre dernier à L'École des Ursulines de Québec.

Oui ! Oui ! Des garçons vivent dans nos murs.

Comme disait sœur Suzanne Prince : Vous savez, Marie de l'Incarnation a eu un fils Claude. Il était temps que l'on s'occupe des petits Claude.

Ils sont cent vingt-cinq à courir, excusez-moi, à circuler dans nos corridors. Nous avons six groupes de la maternelle à la cinquième année. Ce sont des petits frères de nos jeunes filles ou encore des garçons voulant fréquenter des classes non mixtes. En effet, nous croyons, comme nous le prescrivait Marie de l'Incarnation, que nous devons respecter l'unicité des enfants. Pour nous, un garçon apprend différemment. Pour tout ce qui est de l'apprentissage scolaire, nous avons mis en place des classes non mixtes.

Par contre, nous avons le plaisir d'assister à des concerts mixtes, des parties de hockey-balle garçons et filles. La cafétéria est aussi un endroit fréquenté par tous nos élèves, même si l'on me dit que les garçons parlent très fort et qu'ils prennent peu de temps pour manger.

Les cours de récréation sont, elles aussi, séparées. Chez nos garçons, on joue avec une vigueur bien sentie.

Nous croyons beaucoup à accompagner nos élèves de façon différente. Notre première année avec des garçons se termine bientôt. Pour nous, cette expérience est fort enrichissante. Elle nous permet de vivre certains questionnements vis-à-vis de nos pratiques éducatives autant du côté des garçons que de celui des filles.

Pour terminer, je vous cite un texte qui résume ce que certains de nos parents ont vécu cette année : « Vous avez démontré par votre détermination et votre audace que les garçons pouvaient bien réussir. Vous avez su trouver la méthode et la façon de faire avec eux. Vous avez cru en eux. Nous croyions que notre fils (il est en quatrième année) allait passer son primaire en étant un garçon turbulent et dérangeant. Vous nous avez tout simplement confirmé qu'il était tout simplement UN GARÇON. Vous lui avez permis de retrouver l'estime de soi et la confiance en lui. Nous vous en serons toujours reconnaissants. »

Que dire de plus ?

**Serge Goyette**  
Directeur général

# SR RITA BEAUDOIN (MÈRE MARIE-CLAIRE)

**S**r Rita Beaudoin est native de la région de Québec, de Saint-Henri de Lévis plus précisément. Elle est la dixième enfant d'une grande famille, comportant 10 filles et 3 garçons. Qui peut deviner que derrière son attitude et ses gestes posés d'enseignante et de religieuse se cache une enfant qui se disputait de temps à autre avec ses frères ? Des petites disputes bien innocentes certainement, puisque Sr Rita décrit sa famille comme ayant toujours été très unie. Elle regrette que plusieurs de ses membres soient aujourd'hui disparus, mais continue à entretenir une relation très étroite avec ceux qui l'entourent encore.

À la question incontournable « Avez-vous étudié aux Ursulines ? », Sr Rita répond que non. Elle a fait l'École normale à Saint-Damien de Bellechasse, chez les Sœurs de N.-D. du Perpétuel-Secours. Elle commence sa carrière dans l'enseignement en 1943, dans une école mixte de Saint-Henri, comprenant 7 divisions dont elle avait la charge. Ce poste lui a procuré beaucoup de bons moments. Plusieurs de ses élèves ont fait des études universitaires : elle constate avec fierté qu'elle a réussi, à juste titre, à transmettre le goût de l'étude.

Étant enfant, Sr Rita désirait déjà devenir religieuse. Avec l'enseignement qui la rendait heureuse, ce désir, qui s'était estompé, est néanmoins réapparu un peu plus tard. Pour elle qui est dotée d'un tempérament contemplatif et qui possède un amour certain pour les enfants et les jeunes, les Ursulines, cloîtrées à cette époque, étaient la communauté idéale qui répondait à ses aspirations. On a bien essayé de la dissuader de faire « une sottise », notamment le médecin qui hésitait à lui fournir le certificat médical demandé pour l'entrée au couvent. Différents obstacles se sont dressés sur sa route : entre autres, sa famille s'est trouvée soudainement dans une situation difficile suite au décès de sa mère. Mais, affirme Sr Rita, « j'étais sûre de ma vocation ». Elle

entre chez les Ursulines de Québec en 1947.

Dès son entrée en août, étant donné son expérience en enseignement, on lui confie la responsabilité de maîtresse de 3<sup>e</sup> Division, en plus de l'enseignement du français, des mathématiques, de la géographie, de l'histoire et de la couture. Sr Rita garde un souvenir agréable de



ses débuts : elle est initiée au quotidien de la vie scolaire au Pensionnat par ses élèves qui la guident gentiment. C'est là qu'elle mesure à sa juste valeur l'éducation donnée par les Ursulines. Elle ajoute : « L'enseignement aux jeunes filles m'a révélé la richesse d'âme d'une adolescente : fragile, assoiffée de vérité, de liberté, d'amitié cherchant la voie qui lui est destinée souvent à travers les méandres du faux et du vrai. Comme responsable, j'ai pris conscience de l'importance de ma tâche d'éducatrice ». Cependant, elle est étonnée de

constater qu'on alloue si peu de temps à la prière dans un monastère.

Sr Rita enseigne dans différentes institutions au fil des années qui se succèdent. En 1950, elle part pour le Nouveau-Brunswick. Elle revient au Québec en 1954, en vue de l'ouverture du Pensionnat de Loretteville. Elle n'y restera qu'un an seulement. « C'était une période assez difficile puisque des nouvelles élèves n'ont cessé de s'ajouter, ce qui demandait une adaptation continue », se souvient-elle. Les dernières sont en effet arrivées 15 jours avant la fin des classes et la plus âgée des élèves n'avait que 7 ans. Elle retourne enseigner à Québec durant quelques années. De 1965 à 1967, ce sont les élèves du Collège de Stanstead qui bénéficient du savoir de Sr Rita. Il s'agit d'une école mixte où elle est maîtresse de Seconde division, qui regroupe environ 80 élèves. Elle enseigne également le français en 11<sup>e</sup> année : *Renald, maître draveur* et *Le Petit Prince* sont notamment à l'étude. Elle retourne à Québec en 1967, en faisant un détour par l'Expo.

C'est à cette époque que Sr Rita entame des études universitaires, d'abord à l'Université d'Ottawa où elle obtient un Baccalauréat ès Arts. Pourquoi a-t-elle dû « s'expatrier » pour obtenir un diplôme ? L'Université Laval n'acceptait pas le Brevet A, diplôme qu'elle avait obtenu à l'École normale. Son baccalauréat en poche cependant, elle poursuit ses études à Laval et obtient une Licence ès Lettres. Une discussion fortuite sur cette contrainte, entre Sr Rita et Mgr Albert Vachon, alors recteur de l'Université Laval, a peut-être donné un coup de pouce à l'admission, peu de temps après, de candidats détenteurs d'un Brevet A.

Dans les années 1970, Sr Rita fait un voyage d'étude où elle séjourne à Aix-en-Provence. Elle assiste également à une corrida à Arles (qui l'eût cru !) et chante sur le pont d'Avignon la célèbre ritournelle. Elle est charmée par le climat sec, les gens paisibles et la poésie des lieux.

L'enseignement du français a dominé la carrière de Sr Rita. Cela s'explique notamment par son goût naturel pour la littérature et la poésie. D'ailleurs, elle a déjà caressé le rêve de devenir écrivaine...

Le programme de français à L'École des Ursulines (niveau secondaire) allait plus loin que les exigences du Ministère de l'Éducation. La littérature française du 19<sup>e</sup> Siècle et la poésie n'y figuraient pas, mais monsieur Gilles Gignac, directeur des études, était cependant favorable à les intégrer au programme de L'École. Sr Rita aimait relever ce défi, mais s'inquiétait souvent d'arriver à passer la matière en temps voulu, tout en respectant le rythme des élèves et des groupes. « Il me fallait toujours être attentive, à l'affût... ».

Quelques œuvres de Gabrielle Roy faisaient également partie du programme scolaire, dont *Bonheur d'occasion* et *La Petite Poule d'eau*. Un jour, alors que la célèbre écrivaine visite le Musée des Ursulines, Sr Rita la rencontre et l'informe que ses romans sont à l'étude dans ses cours. Madame Roy s'est montrée très heureuse de la nouvelle.

Sr Rita parle avec beaucoup de fierté des réalisations de ces anciennes élèves, notamment de ce sonnet écrit par l'une d'entre elles, qui en respectait toutes les règles, et aussi de cet exercice « d'expression orale » où chacune devait réciter un poème : certaines ont très bien réussi, autant dans leur diction, leur gestuelle, que leur physio-

nomie. Ces prestations ont dépassé ses attentes et lui ont procuré beaucoup de joie.

Après une carrière riche et bien remplie, Sr Rita prend sa retraite de l'enseignement en 1990, ce qui ne la laisse pas désœuvrée pour autant. Il lui vient un jour l'idée d'entretenir une correspondance avec des détenus de façon anonyme. L'un est condamné pour homicide involontaire, l'autre pour fraude, celui-ci pour trafic de drogue, celui-là sort de prison et revient... « J'ai constaté beaucoup d'angoisse. Qu'est-ce que je leur ai apporté ? Je l'ignore mais je sais que j'ai communiqué avec la détresse humaine ».

Pendant quelques années, Sr Rita a fait partie du conseil d'administration de l'Amicale des anciennes, et la question des anciennes l'intéresse toujours. Aujourd'hui, elle agit à titre de secrétaire au Monastère et offre ses services aux religieuses : courrier, ordinateur, Internet, photocopieur, télécopieur, etc. Le travail s'accroît pour elle lors des jubilés, des décès et durant le temps de Noël.

Bien qu'elle ait eu une vie professionnelle bien remplie, Sr Rita insiste : ce qui n'apparaît pas à première vue et qu'elle a vécu jour après jour est bien sa vie d'ursuline, qui, à l'intérieur, est une vie d'intimité avec Celui qui l'a appelée.

Calme, posée, digne, Sr Rita est encore l'exemple même de la maîtrise de soi, ce qui la rend disponible à l'autre. Fine observatrice, peu de choses lui échappent... et c'était particulièrement vrai à l'égard de ses élèves durant ses années d'enseignement. Elle a transmis un héritage précieux, celui de la maîtrise de cette langue qui est la nôtre, ainsi que la connaissance de quelques-unes de ses grandes œuvres. Un grand dévouement, un sens aigu de ses responsabilités d'enseignante ainsi qu'un attachement certain envers tous ses élèves font partie des grandes qualités de Sr Rita, présente à notre mémoire.

Merci Sr Rita !

**Nancy Vaillancourt** (*Secondaire V 1987*)



# L'ÉCOLE DES URSULINES DE QUÉBEC À LORETTEVILLE



**D**'ici quelques jours, l'année scolaire 2010-11 tirera sa révérence. L'École des Ursulines de Québec à Loretteville a accueilli, cette année, 65 élèves, garçons et filles, sous le thème « J'ai un beau château ». Tout au long de l'année, nos élèves ont eu l'opportunité d'obtenir les 12 clés du château en nous démontrant les 12 savoir-être de notre programme international. Savoir-être... émerveillé, engagé, coopérant, créatif, curieux, autonome, confiant, intègre, respectueux, tolérant, empa-

thique et enthousiaste; voici des défis riches en apprentissages de toutes sortes, qu'ont eu à relever nos élèves cette année. Et non seulement ont-ils réussi à les relever, mais surtout à s'y démarquer.

Le 19 mai dernier, chacun de nos élèves a reçu une mention de reconnaissance pour un savoir-être dans lequel il ou elle a su démontrer des habiletés marquées. Lors de cette soirée, 12 élèves ont reçu une clé d'or pour souligner de

façon particulière des acquis réels d'un savoir-être, dans leur attitude quotidienne à l'école.

En plus de souligner l'apport de chacun à la vie de l'école, cette soirée *Talent Show* est également un moment privilégié où nos élèves ont présenté des numéros musicaux tout à fait charmants. Chacun y participe, ce qui ponctue le *Talent Show* de moments des plus savoureux.

Mais surtout, le *Talent Show*, est une occasion pour certains de nos élèves d'y présenter un numéro avec un de ses parents ce qui donne lieu à des minutes des plus émouvantes pour les spectateurs. Cette année, cinq de nos élèves accompagnés par un parent nous ont présenté un numéro d'émotions; percussions brésiliennes, danse acrobatique, expérience scientifique et technologique nous ont éblouis.

Nous tenons à remercier chacun des participants de notre *Talent Show*, le personnel, les élèves ainsi que leurs parents qui ont contribué au succès de cette soirée qui a revêtu les couleurs vivifiantes et enthousiastes de notre petite école.

Bientôt les portes du château s'ouvriront pour permettre à nos élèves de s'envoler vers des vacances bien méritées. Et un autre année scolaire se pointe déjà à l'horizon. Nous accueillerons 80 élèves l'an prochain et d'autres défis seront à relever pour chacun d'entre eux.

Un bel été rempli de joie pour tous

La directrice adjointe,  
**Maryse Paquette**

## LA SOIRÉE DES FINISSANTES

**L**e 10 juin dernier, avait lieu la soirée des finissantes. Deux jeunes ont mérité ex-quo le prix de la personnalité de l'année : Claudia Legault, à gauche et Béatrice Landry, à droite. Fidèle à la tradition, l'Amicale a remis à chacune un chèque de 100 \$. Les entourent sur la photo les titulaires de 6e année, Véronique Dussault et Hélène Dion et la présidente de l'Amicale, Francine Huot.



# SENDAI, 11 MARS, 14H46



Source : Tsunami, des images pour le Japon. Illustration : Remi

*Note : les textes entre guillemets sont extraits de mails transmis par nos Sœurs et des amis.*

Tous se souviennent, tous ont tremblé avec le peuple japonais...

Qu'en est-il des Sœurs Ursulines du Japon ?

Aucune nouvelle dans les premiers jours suivant le cataclysme... puis un premier mail annonce que toutes les Sœurs sont vivantes et en relative sécurité... ! « Oui, nous avons tremblé fort... Même ici, à Hachinohe ! Pas de dommage visible, dommages de stress : les visites par Internet sont nos plus beaux cadeaux ! Merci de rester proche... Nous résistons ! Je crois en l'efficacité de votre sympathie et de votre prière. »

« Dans l'après-midi du 11, soudainement : bruit,

coup de vent, tremblement, longueur interminable des secousses, répliques aux 10 ou 15 minutes... Après la troisième secousse, les parents de l'École Maternelle courent pour secourir leurs enfants. Les sirènes des ambulances, des pompiers, des voitures de police, les hélicoptères qui tentent de répondre aux urgences nous font prendre conscience de la gravité de ce qui se passe. Même si l'atmosphère est lugubre, on peut se compter chanceuses à Ki no Shita. »

À Tokyo, on s'inquiète d'une Sœur qui n'est pas rentrée de son travail...

Pas de bus, elle a dû faire le trajet du retour à pied et avec maints détours.

« Au matin du 12, nous apprenons qu'un tsunami a fait tout un ravage !... le cœur nous fait mal pour ces personnes qui vivent au bord de la mer. Pendant quatre jours, pas d'électricité, pas de communication, sinon par les gens qui passent allant au secours de leur famille. »

« À Ippon Sugi, nos Sœurs malades ont été évacuées dans le jardin : toutes sont là ! Et voilà que la neige se met à tomber : les manteaux noirs sont tout blancs. Les étages de la maison n'étant plus sécuritaires, elles couchent au rez-de-chaussée sur des matelas de fortune, tremblantes de froid et de peur. Elles portent leur manteau jour et nuit pour se tenir au chaud et au cas où elles devraient sortir à la hâte. Elles n'ont pas d'eau chaude, les réserves de nourri-

ture sont comptées, les magasins sont vides, les gens attendent des heures pour un morceau de pain, ou pour l'achat d'un seul article. »

« À Hachinoé, la terre continue de trembler plusieurs fois par jour, on tâche de garder un certain rythme normal à travers cela. Nous ménageons l'électricité, nous marchons ou prenons l'autobus en raison de la pénurie d'essence. Des provisions sont arrivées, mais les transports ne sont pas rétablis pour les acheminer. »

« À Shimoda, les sœurs ont été évacuées dans un gymnase. Dans ces circonstances, le fait de se réunir entre sinistrés resserre les liens, mais si le temps se prolonge, et si le nombre de personnes dépasse le millier dans le même refuge, sans eau courante... imaginez... » « Dans un autre gymnase, on fait la file pour l'identification des corps... »

Anne, une amie professeur raconte : « Les événements ici, à Sendai sont plutôt surréels, mais je me sens bénie d'avoir des amis merveilleux. Depuis que ma hutte mérite encore plus son nom je suis hébergée chez une amie. Nous partageons nos vivres : eau, nourriture, chauffage d'appoint. Nous dormons alignés dans une pièce, nous mangeons à la lumière des bougies, nous nous racontons des histoires, c'est chaleureux, amical et bon. Pendant la journée, nous nous aidons les uns les autres à nettoyer ce qui reste de nos maisons. Si une source devient disponible, et que quelqu'un a de l'eau courante, il le signale à ses voisins avec une affiche, ainsi, il est possible d'aller remplir seaux et bidons. Certains secteurs sont dépannés, d'autres pas encore. L'hygiène nous manque, mais il y a pourtant des choses plus importantes... nous sommes réduits à l'essentiel, à ce qui est nécessaire à la survie pour soi-même et pour tous. De vieux messieurs vont de maison en maison pour

voir si tout le monde va bien... Les gens demandent aux étrangers s'ils ont besoin d'aide... »

Quand on apprend des nouvelles lointaines, on se sent le cœur serré, mais en mettant des noms et des visages connus sur les faits, c'est différent :

... Une Sœur était sans nouvelles de sa sœur aînée. Le 30 mars, elle apprend que le corps de sa sœur a été retrouvé.

... La maison familiale d'une autre a été emportée... pas de victimes... heureusement.

... Une Sœur des Philippines, de passage au Japon, a dû retarder son retour d'une semaine, pas de transport, ni sur terre, ni par air...

« Malgré tout, nous avons été protégées jusqu'à aujourd'hui, et nous sommes confiantes pour demain. » « La nature reverdit, les cerisiers refleurissent, Jésus a vaincu la mort, j'ose croire qu'un Japon encore plus beau naîtra. »

À travers le cataclysme on voit de très beaux gestes : les gradués des écoles évidemment sans emploi, se donnent comme bénévoles pour la reconstruction morale des sinistrés, sachant que c'est à eux que revient le devoir de reconstruire le pays... Que faire ?... Jusqu'à quand ?... Par où commencer ?... Aucune logistique possible... « dégageons une salle de rencontre, espace de relaxation et d'échange, de réconfort pour le cœur, en vue de faire face aux prochains défis. Le séisme nous a rassemblés... c'est à souligner. »

C'est de l'entraide en tout que viendra le relèvement du pays. Dans un pays où le nombre de suicides des jeunes est le plus élevé au monde, il semblerait que le 11 mars aurait réveillé la vitalité des jeunes, leur offrant un nouveau rapport à la société, là où les forces vives sont en demande. « Nous ne nous laisserons pas

abattre », semblent-ils dire.

1<sup>er</sup> avril, (*début de l'année au Japon*). Les souhaits au début de la Nouvelle année : « Tenons bon ! » On se souhaite du courage... il faut de l'héroïsme pour vivre sans enfants, sans parents, sans maison, sans nouvelles des disparus... et croire en l'avenir.

« Nous sommes en vacances du printemps. L'année scolaire *devrait* recommencer le 6 avril »... les élèves seront-ils tous au rendez-vous ?... combien seront absents... définitivement ? combien seront au loin, ou sans parents ?... et les bâtiments ? .... et le matériel scolaire ?... »

11 avril : Appel national à une minute de silence et de recueillement pour descendre au fond de son cœur et reprendre contact avec une indomptable raison de vivre.

24 avril : Fête de Pâques, fête de Résurrection. « Peut-être *auparavant* n'avions-nous jamais expérimenté si fortement l'importance du repas pris en commun, lieu de partage et de réconfort. [...] Les célébrations pascales nous ont confirmé la mystérieuse fécondité de la vie donnée pour une humanité nouvelle où tous sont d'une même famille, où c'est le triomphe de la Vie. »

« J'ai l'impression de faire partie de quelque chose de très grand, d'une vague de renaissance mondiale difficile, et en même temps magnifique. »

Une crise qui permet de se « re-crée », de vivre autrement. Malgré les noirceurs, un rayon de soleil demande si peu pour s'introduire...

**Sr Suzanne Pineau**  
Ursuline de Québec

## LES MISSIONS

*La charte de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines précise qu'un des buts de l'Amicale est d'aider les missions des Ursulines.*

*Le conseil d'administration se fait donc un devoir, à chaque année, de remplir cet engagement. Bon an mal an, l'Amicale verse 1 000 \$ aux missions suivantes : Pérou et Philippines. L'an dernier, nous avons réparti la somme différemment afin d'ajouter la mission d'Haïti qui venait de vivre le grand tremblement de terre.*

*La mission du Japon ne faisait pas habituellement partie des œuvres protégées, étant donné la bonne santé économique de ce pays. Cependant, en cette année de grande épreuve, les religieuses Ursulines ont beaucoup perdu, comme en fait foi l'article de Sœur Suzanne publié ici. Nous avons donc inclus cette mission au nombre des œuvres soutenues en ajoutant une somme additionnelle de 500 \$ au montant annuel habituel. Grâce à votre générosité, l'Amicale a donc distribué cette année 1 500 \$, somme répartie également entre la mission des Philippines où travaille encore Sœur Louise Boisvert que plusieurs ont connue, la mission du Pérou et la mission du Japon.*

# UNE URSULINE CHEZ FREUD

*Le Grand Parloir veut rendre hommage à Sr Cécile Dionne, Ursuline et professeure à l'École des Ursulines de Québec de 1967 à 1990, avec un court séjour au pensionnat de Stanstead de 1970 à 1976. Sr Dionne vient de publier un livre très bien accueilli par la critique.*

## **Une ursuline chez Freud. Louis Cornellier, Le Devoir, 21 février 2011**

Cécile Dionne. Oser la rencontre. Médiaspaul. Montréal, 2011, 152 pages.

Cécile Dionne est religieuse ursuline et psychothérapeute psychanalytique. Ce double statut n'aurait pas été possible il y a 50 ans. En 1961, en effet, la congrégation du Saint-Office interdisait aux religieux de pratiquer la psychanalyse, une approche considérée comme sulfureuse. La mentalité catholique, depuis, a évolué.

Dans *Oser la rencontre*. Foi et psychanalyse, Cécile Dionne, en racontant son parcours de femme consacrée et de psychothérapeute, montre qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre les doctrines freudienne et chrétienne. Si la vérité rend libre, comme l'affirme Jésus, il importe aussi d'explorer la vérité psychique avec les théories freudiennes. La démarche psychanalytique, écrit Cécile Dionne, ne fait pas surgir la foi, mais elle ne la fait pas disparaître non plus. Elle contribue même à « une sorte d'épuration du phénomène religieux en favorisant un approfondissement de la foi pour qui veut bien creuser le problème ».

L'Église, explique celle qui est aussi directrice de l'Institut de psychothérapie du Québec, a longtemps craint la psychanalyse et sa vision de l'homme « soumis à des forces obscures ». Cela n'a pas empêché des théologiens et penseurs chrétiens, comme le dominicain québécois Noël Mailloux ou le célèbre théologien allemand Eugen Drewermann, de puiser à cette source.

Freud, de son côté, a professé un athéisme militant, marqué par un manque d'ouverture à l'égard de la reli-

gion. « Il ne parle pas non plus de la foi authentique, déplore Cécile Dionne, la foi adulte qu'il ne semble pas avoir connue, mais plutôt de la foi infantile qui s'exprime dans une religion naïve, celle de sa nounou peut-être, qui a sa valeur sans doute, mais qui mérite bien les critiques que Freud lui applique. »

Comme un de ses maîtres, le jésuite psychiatre québécois Henri Samson, Cécile Dionne refuse de fondre, au point de confondre, les domaines psychologique et religieux. Elle plaide plutôt pour la rencontre et l'échange entre ces deux univers. La démarche psychanalytique, sur le plan spirituel, est neutre et a « pour but de rendre conscient l'inconscient, dans une démarche d'appropriation de tout son être ». Pour le croyant qui s'y engage, toutefois, elle offre l'occasion d'une deuxième lecture. « Pour tout être ouvert à l'irruption du mystère dans sa vie, conclut Cécile Dionne avec un lyrisme aux accents évangéliques, il se peut que l'expérience analytique devienne la force capable de rouler la pierre du tombeau, dans le constat d'un vide nécessaire à éprouver avant d'être gratifié d'une rencontre fortuite avec l'Étranger dont la Présence a saveur d'éternité. »

Quand une ursuline québécoise rencontre Freud, les signes de notre humanité ne manquent pas d'interprètes audacieux et raffinés. □





# Réouverture du MUSÉE DES URSULINES DE QUÉBEC



La réouverture du Musée des Ursulines de Québec, le 9 mars 2011, est articulée principalement autour de deux interventions : l'agrandissement du bâtiment, sa mise aux normes et le renouvellement de l'exposition permanente.

## L'AGRANDISSEMENT

Un bâtiment au style contemporain a été ajouté à l'édifice original du XIX<sup>e</sup> siècle dans le but de le rendre accessible aux personnes à mobilité réduite. D'un point de vue architectural, le Musée a choisi un concept novateur et audacieux se situant entre la tradition et la modernité, et ceci, en plein cœur de l'arrondissement

historique du Vieux-Québec. Suite à cet agrandissement, le parcours à travers les étages de l'édifice a, lui aussi, été redéfini pour permettre aux visiteurs de circuler dans un espace plus convivial, plus aéré, sans que jamais ne soient confondues la vieille maison et son addition contemporaine.

## L'EXPOSITION

Là aussi le Musée des Ursulines rompt avec une tradition. En effet, depuis le 24 juin 1936, date de la fondation du Musée des Ursulines de Québec, le concept du musée a été axé sur le désir de la communauté de témoigner, de commémorer à la fois le mythe de fonda-

tion, les racines françaises de la communauté, à travers notamment la figure de proue de leur histoire, la Tourangelle Marie de l'Incarnation.

L'exposition *L'Académie des demoiselles* nous permet de découvrir un autre siècle, une autre collection, d'autres personnages, souvent anonymes, bref une autre facette de l'histoire des Ursulines. Dans quatre salles et sur deux étages, l'exposition permanente est consacrée à la mission première des Ursulines : l'éducation des filles. En termes plus actuels, nous pourrions parler de leur profession d'enseignantes et d'éducatrices.

Lorsque nous avons réfléchi sur le scénario de l'exposition, nous voulions non seulement décrire la mission ursuline, mais la faire vivre aux visiteurs. Deux jeunes filles se présentent à la porte du Vieux-Monastère, l'une pour devenir religieuse et l'autre, pour devenir pensionnaire. Conçu comme un rite de passage, c'est le parcours de ces deux jeunes filles qui se croisent, se côtoient, interagissent et tout ceci dans un cadre clos, qui fait la trame de l'exposition. Nous avons donc construit le scénario sur une expérience, une atmosphère, des chants de religieuses, des notes de piano, des témoignages audio et vidéo de religieuses et d'anciennes élèves, des objets à la fois simples et touchants.

## LE CONTENU, SALLE PAR SALLE

Une première salle de l'exposition est consacrée à l'arrivée des deux jeunes filles et aux étapes qu'elles vont devoir franchir pour devenir l'une religieuse et l'autre pensionnaire. Une seconde salle illustre la vie au pensionnat rythmée par le son de la cloche et articulée autour des quatre grands principes de l'éducation des filles : vivre ensemble, bien se tenir, former des épouses et des mères chrétiennes, la santé et la forme. Les espaces de vie des jeunes filles sont également évoqués par une représentation du dortoir, du réfectoire, de la salle d'étude et de la salle de jeux.

Dans une troisième salle, l'exposition s'ouvre sur les méthodes d'enseignement des Ursulines au XIX<sup>e</sup> siècle. Aux matières traditionnelles comme la lecture, l'écriture, le calcul, s'ajoutent l'histoire, la géographie, l'astronomie, les sciences naturelles, les sciences physiques et, bien sûr, l'économie domestique. Le but est

d'enseigner aux jeunes filles ce qui leur était nécessaire et utile, une fois revenues dans la vie civile, mais en même temps d'équilibrer le savoir acquis au pensionnat avec les possibilités de travail et de débouchés autorisés aux filles par la société du XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, la dernière salle, est consacrée à l'enseignement des beaux-arts - dessin, peinture, sculpture- et des ouvrages de goûts avec, bien sûr, l'omniprésence de l'enseignement de la musique représenté par une magnifique collection d'instruments de musique au centre de laquelle trône l'instrument roi : le piano.

Donc, au total, une exposition caractérisée par plus de 500 objets exposés, dont la plupart sont inédits, et une période historique jamais présentée au Musée, et tout ceci traité dans une mise en espace sobre et raffinée conçue par Madame Caroline Lajoie, architecte, de chez Bisson et associés. *L'Académie des demoiselles* est aussi une exposition animée par la présence de bornes audio et vidéo discrètes qui tels de véritables coffres au trésor s'ouvrent sur les confidences de femmes, religieuses et anciennes élèves. Enfin, l'exposition révèle un XIX<sup>e</sup> siècle marqué par une période d'apogée pour le monastère des Ursulines de Québec et dont la tradition d'éducation servira d'enracinement au savoir des jeunes filles d'aujourd'hui. □



# UN BONHEUR À LA GRAND

Ce que je dirais à propos du bonheur, c'est qu'il demande un dur labeur. Tel le cultivateur qui doit semer, afin de récolter le fruit de sa sueur; l'homme heureux fait montre d'une ardente patience, espérant de la vie l'abondance. Éternel optimiste, l'homme heureux croit toujours en mieux. En accord avec lui-même, il affronte la vie et apprivoise ses démons intérieurs, afin de devenir un homme meilleur.

L'apprentissage du bonheur ne peut se faire sans traverser quelques épisodes de noirceur. L'homme heureux ne pourra que mieux apprécier les cadeaux de la vie, qu'elle ne manquera pas de lui faire, lors des moments d'accalmie. Voir ces épreuves d'un œil neuf, optimiste, garde l'homme résilient conscient de l'influence qu'il a sur sa propre existence. Résistant devant l'adversité, il tombera parfois, mais saura apprécier le meilleur de ses malheurs. Ces moments de grande intensité conserveront un parfum d'humanité pour l'homme heureux, qui comprendra qu'il n'est pas Dieu, et acceptera d'assister, non sans les condamner, à plusieurs atrocités. Plutôt que d'en être découragé, il choisira une direction où ses actions ont de l'importance, lui offrant l'illusion de changer le monde à sa façon. Le bonheur, c'est être amoureux de la vie, avoir confiance en elle; sur la voie du destin de l'homme comblé, ses hasards tombent à point nommé.

L'homme heureux se doit d'être amoureux; peu importe de qui ou de quoi, ce sentiment doit lui être familier. Il doit tirer plaisir de ses activités, et avancer le cœur léger, prêt à s'élever pour atteindre l'inaccessible. L'homme amoureux aura le désir d'agir pour le bien d'un autre que lui-même, et par ses interactions avec le monde extérieur, il évitera la rigidité de sa pensée et l'insatisfaction constante risquant d'en résulter. L'absence de plaisir au sein de l'existence ou, comme pourraient dire certains, une inactivité du circuit de la récompense, peut même affecter l'apparence. Qui d'entre-vous ne connaît point d'éternel insatisfait, portant en permanence de malheureux traits; ou encore cet inquiet, courbant l'échine sous le poids d'une peur incessante? Le bonheur c'est se souvenir de sourire, regarder l'autre dans les yeux, et désirer le rendre heureux.

Être heureux, c'est conserver son cœur d'enfant et s'émerveiller devant la simplicité. C'est grandir en maturité, développer sa conscience, et garder confiance en la vie, malgré ses intempéries. Le bonheur, c'est contaminer les autres de bonne humeur, donner de l'amour pour en recevoir en retour et, ainsi, avancer avec cette douce impression de flotter.

**Marie-Claude Letellier** (*Secondaire V 1998*)

# DES PETITES FILLES MODÈLES

*Cette lettre a été adressée Madame Marie-Nadine Nadeau en avril de cette année. Nous avons demandé la permission à Madame Hurtubise de la reproduire dans le Grand Parloir, tant elle nous semblait correspondre au thème « Les demoiselles de l'Académie » de la nouvelle exposition du Musée des Ursulines.*

Bonjour Marie-Nadine,

Pardonnez-moi de vous aborder sur un ton aussi familier, mais je vous connais depuis des années... Vous avez été la première enseignante de ma fille (Sophie Desgagné) en 1992. Sophie a suivi votre bel exemple et enseigne à son tour depuis septembre dernier à l'école Saint-Louis-de-Gonzague. Elle met à profit ce qu'elle a appris !

Je me permets donc de vous écrire en ce matin frileux, pour vous dire que je suis devenue témoin privilégiée d'un bel exemple de la solide éducation que vous transmettez à vos élèves. Je sais que l'éducation se fait d'abord à la maison; je sais aussi que les Ursulines y ajoutent une touche toute spéciale...

Je vous explique.

Je voyage par autobus chaque matin – parcours 133 (7 h) en provenance de Charlesbourg. Deux petites filles des Ursulines sont à bord. Elles sont si polies, si bien élevées, qu'elles font plaisir à voir !

Un matin, une jeune maman est montée avec son bébé et une poussette dans les bras. Elles se sont levées avec empressement pour offrir leur siège et leur aide.

Elles sont peut-être en quatrième année. L'une est brune et porte souvent une large boucle turquoise dans ses cheveux. L'autre est une petite blonde aux yeux bleus; elle a l'air d'un ange. Je ne sais pas si vous les reconnaîtrez, mais elles méritent des félicitations. Ce sont vraiment de charmantes demoiselles.

Je suis moi aussi une « ancienne » et je suis ravie de constater que vous poursuivez la mission d'éducation de Marie de l'Incarnation, axée sur l'entraide, la simplicité et la générosité. Ces belles valeurs que j'ai aussi reçues sont encore d'actualité et ces petites filles d'aujourd'hui deviendront demain de formidables jeunes femmes !

Continuez votre merveilleux travail, chère Marie-Nadine, et pour ma part, je continuerai de sourire chaque matin en voyant ces deux petites filles !

**Hélène Hurtubise**

## IN MEMORIAM

*Joan Bussières-O'Dowd, octobre 2009*  
*Sœur Gabrielle Dagneault, 19 octobre 2010*  
*Yolande Désilets-Bonenfant, 9 décembre 2008*  
*Simone Dorion, mai 2008*  
*Pascale Dupuis, 14 août 2009*  
*Françoise Dupuis, 30 janvier 2011*  
*Lise Gaudry, 13 septembre 2010*  
*Madeleine Jalbert, septembre 2010*  
*Claire Jean, 27 juin 2011*  
*Marcelle Laberge, 21 mai 2011*  
*Jeannette Lachance-Lucier, 27 décembre 2010*  
*Janyne Lapensée-Paquet, 6 février 2011*  
*Pauline Lapointe, 30 août 2010*  
*Françoise Larochelle-Roy, 31 mars 2011*  
*Yolande Ménard, 16 septembre 2010*  
*Suzanne Myrand, 25 décembre 2010*  
*Marie-Claude Nolin, 2 janvier 2011*  
*Mélanie Picard, 23 janvier 2011*  
*Sœur Marthe Plante, 4 juin 2011*  
*Sœur Suzanne Prince, février 2011*  
*Lise Rainville, 1er mai 2009*  
*Marie-Anna Ruel-Mc Gough, 26 juillet 2010*  
*Marie Talbot, 18 août 2010*  
*Sœur Marie-Thérèse Vachon, 10 juin 2011*  
*Astrid Van Niewenhove, 20 janvier 2011*

Nous prions les amicalistes de bien vouloir aviser l'Amicale lors du décès d'une ancienne.

**MADAME LACHANCE LUCIER**

Suite au décès de Madame Jeannette Lachance Lucier, au Massachusetts, à l'âge de 103 ans, le Monastère a reçu de son neveu, Monsieur Harry Lucier, une demande à l'effet de faire chanter une messe à la mémoire de sa tante et ce, en la chapelle des Ursulines.

Bien que née aux États-Unis, Madame Lucier a étudié au Monastère des Ursulines et à l'Université Laval où elle a obtenu, en 1925, un certificat d'enseignante. Elle a également poursuivi aux États-Unis des études au Worcester Art Museum School of Art et a obtenu un baccalauréat en sciences du Rivier College de Nashua, au New Hampshire avant de poursuivre des études post-graduées à St-Louis MO.

Madame Lucier a travaillé plusieurs années à titre de technicienne médicale dans différents hôpitaux du New Hampshire, du Maine et du Massachusetts.

Nul doute que cette ancienne a profondément marqué la vie de sa famille. Monsieur Lucier nous a fait parvenir des documents rédigés en l'honneur de sa tante dans lesquels sont loués

ses qualités humaines et son immense soif de savoir.

Selon Monsieur Lucier, sa tante avait gardé un très bon souvenir de son séjour au Monastère et parlait souvent de cette époque de sa vie, vouant à la langue française un grand respect.

**DR MARCELLE LABERGE**

C'est avec regret que nous avons appris le décès de notre amie Marcelle Laberge. Tous ceux qui ont eu l'occasion de consulter Marcelle à la Clinique médicale St-Louis ont pu constater son dévouement et ses grandes qualités de médecin.

Marcelle était des nôtres lors de la journée de l'Amicale 2010 et elle se promettait bien d'assister aux 50 ans de notre graduation de Versification que nous soulignerons lors de l'Amicale 2012.

**Hélène Cantin** (*Versification 1962*)

**INVITATION POUR DEVENIR BÉNÉVOLE**

À titre de bénévole, il est possible de vous joindre aux membres du conseil d'administration, ou encore de collaborer aux différentes activités de l'Amicale, telle la production du Grand Parloir et l'organisation d'activités à l'intention des anciennes (journée de l'Amicale) ou des élèves de L'École (confection de la tire Sainte-Catherine, bazar, etc.)

Si vous avez le goût et la disponibilité de vous joindre aux bénévoles de l'Amicale, vous êtes cordialement invitée à nous le faire savoir en nous faisant parvenir vos coordonnées.

Faisons en sorte de garder encore longtemps notre Amicale !

Bienvenue à toutes !



# LES MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Francine Huot, présidente (Philo II 1965)

Raymonde Beaudoin, 1<sup>re</sup> vice-présidente (Philo II 1965)

Marie-Claude Letellier, 2<sup>e</sup> vice-présidente (Sec. V 1998)

Hélène Cantin, secrétaire (Versif. 1962)

Élizabeth Roberge-Dallaire, trésorière (Versif. 1963)

Danielle Drolet, administratrice (Sec. V 1970)

Sr Suzanne Pineau, représentante de la Communauté (Philo II 1956)



On reconnaît de gauche à droite, rangée du bas : Hélène Cantin, Sr Suzanne Pineau et Élizabeth Roberge-Dallaire; rangée du haut : Marie-Claude Letellier, Raymonde Beaudoin, Danielle Drolet et Francine Huot

# AVIS DE CONVOCATION À L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

*Vous êtes convoquée, par la présente, à la 75<sup>e</sup> assemblée générale annuelle de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec, qui se tiendra le samedi 24 septembre 2011 à 11 h 00, à la Salle de Réception.*

## ORDRE DU JOUR

1. Mot de bienvenue
2. Lecture et adoption de l'ordre du jour
3. Lecture et adoption du procès-verbal de l'assemblée générale du 19 septembre 2010
4. Rapport de la présidente
5. Adoption des états financiers
6. Élection à trois postes d'administratrice
7. Divers
8. Levée de l'assemblée

## PROGRAMME DE L'AMICALE DU SAMEDI 4 SEPTEMBRE 2011

- 13 h 00 Assemblée générale  
14 h 30 Visite du nouveau Musée du Monastère en compagnie de religieuses  
16 h 30 Cocktail dînatoire

### IL EST TOUJOURS FACILE DE COMMUNIQUER AVEC L'AMICALE :

- par courrier : 2, rue du Parloir, Québec, G1R 4M5
- par courriel : [amicale@ursulinesquebec.com](mailto:amicale@ursulinesquebec.com)

### CONTACTEZ NOUS :

- pour faire connaître vos nouvelles coordonnées;
- pour nous donner les coordonnées d'une ancienne élève qui n'est pas inscrite au fichier de l'Amicale;
- pour nous faire connaître le décès d'une ancienne;
- pour nous adresser vos commentaires ou suggestions;
- pour vous joindre au conseil d'administration;
- pour nous donner votre adresse courriel;
- pour nous informer d'un événement important dans votre vie professionnelle.

### FORMULAIRE DE MISE EN CANDIDATURE

*Par la présente, je désire être candidate au poste d'administratrice de l'Amicale des anciennes élèves des Ursulines de Québec*

Nom en lettres moulées : \_\_\_\_\_

Année de promotion : \_\_\_\_\_

Signature : \_\_\_\_\_